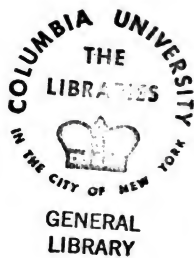




DERNIÈRES PAROLES

POÉSIES.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
Rue de Verneuil, n. 4.

DERNIÈRES
PAROLES

Poésies.

PARIS.
ED. GUÉRIN ET Cie, ÉDITEURS,
RUE DU DRAGON, 30;
ÉBRARD, LIBRAIRE,
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, 24.
1835

A mon frère.

Antoni Deschamps.

ÉTUDES

SUR



Salve, magna parens frugum, Saturnia tellu
Magna virûm. . . . .

(VIRGIL.)

Italia mia.

(PÉTRARQUE.)

PROLOGUE.

A Dante Alighieri.

O divin exilé! sur un mode nouveau
Je vais dire aux Français ton antique berceau;
Veille sur moi du ciel, dans ce monde où nous sommes;
Car j'ai quitté pour toi le grand troupeau des hommes.
De ta savante main, Dante, conduis mes pas,
Et sous l'ardent soleil ne m'abandonne pas.

Comme tu fus guidé dans ton fatal voyage,
Guide moi, vieux Toscan, dans mon pélerinage.
L'œil baissé de respect, je tiens ton livre saint
Et du jonc consacré mon corps est déjà ceint :
Marche donc devant moi, maître et sacré poète,
Et j'entrerai sans peur dans la route secrète!

I.

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la Folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel-Gandolfe et ceux de Tivoli,
Portant au pied la boucle en argent mal poli,
Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,

Et dans un réseau vert enfermant leur cheveux,
Et celles de Lorette où l'on fait tant de vœux,
Celles de Frascati, dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le panno comme une double étoile,
Hommes, femmes, enfans, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le Corso brûlant;
Alors le ciel s'embrâse et la flamme agrandie
S'étend le long des toits, comme un vaste incendie;
Et les Moccoletti courent de mains en mains
Brillant et s'éteignant; tel au bord des chemins
On voit le ver luisant, dans la nuit qu'il éclaire,
Paraître ou se cacher au mois caniculaire.
Au milieu du tumulte et des joyeux propos,
Quelques femmes d'Albane, assises en repos
Imitent par leur taille, et leur antique tête
Des déesses de marbre assistant à la fête.
Cependant le temps fuit, la lumière pâlit
Et la jeune mininte*, en regagnant son lit,

* Femme du peuple, à Rome.

Voit à regret mourir le dernier feu !... La foule
Sur la place du peuple en murmurant s'écoule ;
Les voix sont déjà loin, l'écho n'a plus de sons,
Et les balcons muets ont fini leurs chansons ;
Par la lune éclairés, quelques dominos sombres
Dans le Corso désert glissent comme des ombres ;
Mais le Saltarello près du Tibre a cessé,
Le jour de Moccoli tel qu'un rêve a passé ;
Et l'on n'aperçoit plus dans une teinte grise,
Que les murs dentelés du palais de Venise ;
Et Rome se repose, et la paix des tombeaux
Succède au bruit des chars, à l'éclat des flambeaux.

Et puis le lendemain, sortant de leurs cellules,
Et les bruns franciscains, et les blancs camaldules,
S'emparent de la ville, et leurs yeux pénitens
Disent qu'il faut enfin commencer le saint temps ;
Ils marchent en silence et la pierre des dalles
Retentit longuement sous leurs larges sandales,

Qui foulent dans ces lieux, la veille profanés,
Et des flambeaux éteints, et des bouquets fanés.
Ainsi l'âme s'endort quand sa fête est finie,
Et soucis, et chagrins, à la face jaunie,
Reviennent la fouler dans les sentiers humains,
Comme les pieds pesans de ces moines romains.

II.

Un soir que je venais du Barbier de Séville,
Qui faisait à *Valle* courir toute la ville;
Par la folle musique en marchant poursuivi,
Je vis des groupes noirs sur la place Trevi;
Car un jeune officier, telle était la nouvelle,
S'était non loin de là fait sauter la cervelle.

La balle avait brisé le crâne, et tellement
Défiguré les traits, qu'en ce même moment,
Son père, magistrat, vieillard octogénaire,
Rentrant dans sa maison à son heure ordinaire,
Et voyant tant de gens, sans deviner son sort,
Leur avait demandé quel était ce corps mort;
Il venait de l'apprendre; or sur la place obscure
La foule se pressaït, voulant voir la blessure,
Comme elle fait partout, et j'entendais ces voix
Du peuple, nazillant et criant à la fois:
Ah! quel malheur, Jésus! Ciel! un si beau jeune homme!
Un fils unique, auquel son vieux père économe
Amassait des trésors; se tuer... se damner,
Quand on a de quoi vivre, et toujours à dîner!
Puis une voix de femme: Ah! quelle horrible affaire!
Non, sor Gaetano, je ne peux pas m'y faire;
Moi qui l'ai par la main promené tout petit,
Dans le temps des Français! Ah! qui l'eût jamais dit!...
C'est moi qui le portais à côté de sa mère
Alors que de l'exil revint notre saint-père,

En dix-huit cent quatorze, au Vatican, le soir,
Et qui dans mes deux bras l'élevant lui fit voir,
Le beau feu d'artifice et l'ardente coupole;
Pauvre petit! je crois que j'en deviendrai folle.
Ce matin même encore à l'endroit que voilà,
Il m'a crié de loin: bonjour, Sora-Nanna!
Et dire qu'à jamais c'est une chose faite!
Une vieille ajoutait tout en branlant la tête:
Je vous l'avais prédit, moi, qu'il finirait mal!
C'était un libertin, passant les nuits au bal,
Un vrai Carbonaro, grand faiseur de mystère,
Hantant matin et soir ces payens d'Angleterre!
Jamais je ne l'ai vu priant dans le saint lieu;
Car, lorsqu'il y venait, ce n'était pas pour Dieu,
Comme font les chrétiens et les dévotes âmes,
C'était pour présenter de l'eau bénite aux dames.
Aux pays du midi, comme aux pays du nord,
Tel s'agite le peuple alors qu'un homme est mort.
Or en les écoutant je m'approchai dans l'ombre,
D'un moine qui, caché sous son grand manteau sombre,

Et libre en son parler, d'hypocrite jargon,
Causait en s'appuyant sur le bras d'un dragon.
Ce Gatti disait-il, et vous pouvez m'en croire,
Car je le connaissais, et je sais son histoire,
Ce Gatti donc était garde noble; ravi
D'amour, il faisait l'œil à la Campi novi,
Coquette du Corso, cette femme si belle
Qu'un Anglais l'an dernier s'empoisonna pour elle;
Se voyant dédaigné, lassé de ses mépris
D'un grand dégout de vivre à la fin il fut pris.
Il s'est tué, nous donc prions Dieu pour son âme...

« Frère lui répondis-je : ah! prions pour la femme,
« Pour la femme, qui fait qu'à cette heure de nuit,
« Parmi ces inconnus, au milieu de ce bruit, -
« Un père au désespoir, dont les vieilles paupières,
« Suivant l'ordre, auraient dû se fermer les premières,
« Tient le corps de son fils entre ses bras tremblans,
« Et dans ce jeune sang trempe ses cheveux blancs.
« Moine je te le dis, ah! prions pour la femme,
« Ce sont-elles vois-tu dont la vie est infâme,

« Et qui, pour expier leurs plaisirs dépravés,
« Devraient s'user la lèvre à baiser les pavés. »
Ah! femmes d'Italie en ce temps où nous sommes
Si vous laissez mourir pour vous les jeunes hommes
Ce n'est pas chasteté ni devoir, c'est qu'au fond
Vous sentez mal un cœur et son amour profond.
Qu'on ne parle donc plus ici de Messaline,
Vous avez surpassé la luxure latine!
Et n'avons-nous pas vu la comtesse Galli
Et Pietro l'armurier aller à Tivoli
En Caratelle ouverte, un jour de promenade,
Et de leur sale amour nous faire ainsi parade;
Et pourtant cette femme est belle! Et Raphaël
Aurait donné ses traits à la vierge du ciel!
Quant à celui qu'elle aime, il est laid, c'est un homme
De la classe *Mininte,* ainsi qu'on dit à Rome:
Il trompe la comtesse, et la publique voix
Dit qu'il mange son bien et la bat quelquefois;
Mais il est fort, or donc à parler sans scrupule
Pour soutenir son bras la Galli veut Hercule.

Comme je m'enfoncais dans cet amer penser
Ceux qui parlaient du mort allaient se disperser,
Et je vis à leur place, en relevant la tête,
Des visages riants et des habits de fête,
C'étaient des gens masqués qui s'en allaient au bal ;
Car on était alors au temps du carnaval.

III.

Après l'ave-marie, au tomber de la nuit,
Le ciel étant serein et jusqu'au moindre bruit
S'éteignant par degrés : vers le midi de Rome,
Dans le quartier des Juifs et dans le lieu qu'on nomme
Le Campo Vaccino, tout respirant la paix,
Près de l'arc de Titus, sur les marbres épais

De la via sacra, la solitude telle
Qu'on n'entendait passer ni bœufs ni caratelle;
La foule s'avança vers le Trastevere,
Car c'était vendredi, jour du *miserere*.
Les carabiniers verts, ceints de jaunes ceintures
Maintenaient sur le pont la file des voitures,
En laissant au milieu celles des cardinaux,
Qu'on distinguait de loin aux plumets des chevaux.
Près du château Saint-Ange un piquet de la troupe,
Des Anglais à cheval, des capucins, un groupe
De ces Romains du peuple à l'œil sévère et noir,
La veste sur l'épaule, à la tête un mouchoir,
Debout et s'appuyant au parapet de pierre,
Regardaient les passans qui couraient à Saint-Pierre.

Et moi dans ce pays voyageur inconnu,
De Paris la grand'ville au Vatican venu,
Je cheminais pensant à mes amis de France
Dont le silence alors me tenait en souffrance:

Que c'était mal, très mal, après l'avoir promis,
De ne pas se rejoindre à nos autres amis,
Quand c'eût été plaisir et véritable fête,
Comme un cicerone, moi marchant à leur tête,
De visiter ces lieux tous ensemble, et d'aller
Le matin au Forum, et le soir d'en parler,
Sur le Monte-Pincio, près de l'Académie;
Quand la place d'Espagne au bas est endormie,
Et que le Colysée, en son champ isolé,
Semble au clair de la lune un géant mutilé;
Puis, autour de la lampe au triple bec de cuivre,
De rire, de causer musique, et de poursuivre
L'entretien suspendu la veille au soir très tard,
Touchant la poésie et le naïf dans l'art,
Et Raphaël d'Urbin que l'Italie adore,
Et l'école d'Athène ou bien d'Héliodore.

Or tout en caressant ce penser de mon cœur,
J'entrai dans la chapelle, et je vis dans le chœur

Le Pape sur son trône avec son blanc costume,
Et de chaque côté les éventails de plume.
Alors les soprani commençant à chanter,
Je me mis dans un coin tout seul pour écouter.
C'était une musique à nulle autre pareille,
Et par-deçà les monts inconnue à l'oreille :
De vingt bouches sorti, le son faible en naissant,
S'enflait et grandissait comme un fleuve puissant,
Qui, jaillissant ruisseau des flancs de la montagne,
S'épand majestueux à travers la campagne.
J'entendais se grossir l'harmonieuse mer,
Et ses flots isolés en vagues se former,
Et me laissant bercer à la rumeur sublime,
Pareil au voyageur penché sur un abîme,
Qui, lorsque le soleil au fond du gouffre a lui,
Aperçoit les rochers tournant autour de lui,
Les genoux frémissans et la tête troublée,
Je n'apercevais plus la pieuse assemblée :
Mes esprits s'envolaient dans le vague emportés,
Et des illusions dansaient, à mes côtés :

Puis, sous les lambris peints d'une couleur étrange,
Je croyais voir passer l'âme de Michel-Ange
Qui, ce saint vendredi, jour de la passion,
Venait se réjouir en sa création;
Et donnant une vie aux voûtes immobiles
Balançait sur mon front prophètes et sybilles;
Tandis que sur le mur, son divin monument,
Montaient et descendaient les morts du Jugement!
Tout ce que dans mes vers ma plume ici rappelle,
Je l'éprouvais alors en l'antique chapelle:
Mais lorsque revenait le verset récité,
Pareil au cri plaintif de notre humanité,
Je sentais aussitôt mon extase finie,
La vision cessait quand cessait l'harmonie.
Alors reparaissaient encore à mes regards,
Et ces fronts tonsurés, levés de toutes parts,
Et les dames de Rome, et sous leurs sombres voiles
Leurs yeux étincelans comme font les étoiles:
Les hommes noirs debout et sans cesse ondulant
Comme des flots poussés par un vent faible et lent,

Les sénateurs, les clercs en longs habits de fête,
Les prélats violets; et puis le casque en tête,
La pertuisane au poing, dans les angles obcurs,
Les Suisses bigarrés, rangés le long des murs;
Et plus loin, dans le chœur qu'une grille protège,
Les pères des couvens, et le sacré collège,
Les cierges de l'autel, et leur éclat tremblant,
Et sous un grand dais rouge un vieillard seul et blanc.
Voilà comme toujours dans sa sphère bornée
De l'idéal au vrai notre âme est ramenée,
Et liée à ce corps qui ne la suivra pas,
Est contrainte soudain de regarder en bas

Or on avait fini l'office des ténèbres,
Le dernier cierge éteint, sous des crêpes funèbres,
L'autel avec la fresque et les saints colorés,
Tout avait disparu s'effaçant par degrés
Et sans répondre amen à l'épitre latine
La foule avait quitté la chapelle Sixtine;

Et moi, prenant dans l'ombre à gauche mon chemin,
Je suivais lentement l'arcade du Bernin;
Et je n'entendais plus que des rumeurs lointaines,
Et le murmure égal des deux grandes fontaines
De la place Saint-Pierre; et les pas des chevaux
Trainant à leurs palais, princes et cardinaux.

IV.

A M. Edouard Bertin.

Deux anges du Seigneur, les ailes entrouvertes,
Abaissant jusqu'au sol leurs longues plumes vertes,
Marchaient pour accomplir un céleste dessein,
A côté de Benoit, montant le mont Cassin,
Ils répétaient : Avant que le jour ne décline
Tu trouveras la paix en haut de la colline,

Or les moines venaient après le Bienheureux
Le suivant à la file, et se plaignant entre eux
Que la route était longue et que c'était folie
De quitter pour ce roc les plaines d'Italie;
Par Jésus! que c'était un travail surhumain,
Et qu'il fallait au moins s'arrêter en chemin,
Afin de secouer ainsi par intervalles
La poudre et le gravier qui souillaient leurs sandales:
Voilà ce qu'ils disaient, car ils ne voyaient pas
Les deux blancs messagers qui conduisaient leurs pas.
Mais le saint, l'œil au but, ferme dans la carrière,
Montait, montait toujours sans regarder derrière,
N'écoutant ni leur voix, ni celle du torrent,
De rochers en rochers sous ses pieds murmurant.
Ainsi dans ce chemin qu'on appelle la vie
L'âme qui veut monter, toujours est poursuivie
Par une voix d'en bas qui lui crie? Où vas-tu?
Car le monde est débile à suivre la vertu!
O vous qui, l'œil au but où notre âme se fie,
Sentez la poésie et la philosophie

Comme deux anges purs vous échauffer le sein,
Imitez parmi nous l'homme du Mont-Cassin,
Et malgré la tourmente et sa clameur sauvage,
Certains de cette paix qui repose au rivage
Entraînez avec vous ce vulgaire hébêté,
Ainsi que l'on remorque un vaisseau démâté ;
Car il faut dissiper la nuit noire et profonde
Qui cache à ses regards l'aspect d'un autre monde,
Afin que dans ce temps de grande nouveauté,
Il puisse sur vos pas chercher la vérité.

V.

A M. Sainte-Beuve.

Si vous entrez à Naple, un de ces beaux matins
Du mois de juin, laissant dans les marais Pontins
L'air épais et mal-sain, et cette crainte folle
Des brigands de montagne à la longue espingole;
Et ces pauvres soldats que la fièvre éprouva,
Aux yeux creux et minés par l'aria cattiva,
Qui là, pendant l'été, comme au fort de la bise,
Pâles, vont frissonnant sous leur capote grise;

Si vous entrez à Naple, ainsi que je le dis,
Vous verrez devant vous s'ouvrir le paradis :
D'abord le golfe bleu, réfléchissant l'albâtre
De la cité bâtie en vaste amphithéâtre,
Le Mont-Vésuve à gauche, à droite Nisida :
A l'horizon Ischia, Caprée et Procida,
Iles qui, cette nuit, à l'heure où tout sommeille,
Lasses de la chaleur et des jeux de la veille,
Dormaient en se couvrant d'un épais voile noir;
Tandis que la rosée et la brise du soir,
Sous l'œil froid de la lune et sa pâle lumière,
De leurs gris oliviers balayaient la poussière.
Comme trois cygnes blancs qui, sur un lac lointain,
Étalent leur plumage aux rayons du matin,
Ces trois îles sortant de cette nuit profonde,
S'élèvent lentement sur l'écume de l'onde,
Et regardant les flots et le beau ciel vermeil,
Sèchent leur front humide à ce brûlant soleil.
Donc pendant que la mer reluit, et que l'aurore
D'une teinte rosée enveloppe et colore

Les toits de Pouzzolane , allez et librement
Contemplez des hauts lieux ce grand enchantement.
Naples va s'éveiller : tout , du port à la ville
Fermente autour de vous : une race servile
Va surgir et soudain, vous flairant étranger,
De gestes et de cris viendra vous assiéger.
La Vuole, la Barca, Gnor, la voiture est prête!
Clameurs à vous donner le vertige à la tête.
Vous, sans les regarder et sourd à ce fracas,
Tout en les maudissant, vous presserez le pas.
Alors vous reviendra le souvenir de Rome
La ville du silence et de la paix, où l'homme
Isolé , sans affaire et jamais agité,
Sur son antique sol marche avec dignité.

Cependant au milieu de cette immense foule
Qui se croise dans Naple, et qui crie et qui roule
Sur ce pavé poudreux , au milieu de ce bruit
Quelquefois revenant au tomber de la nuit

De la fête de l'arc ou bien de Carditelle,
Comme un ancien Plaustrum passe une caratelle ;
Un jeune homme est devant, le corps ceint d'un lien
De pampres et coiffé du bonnet phrygien ,
Une femme d'Ischia-l'Isle , blonde , aussi belle
Que la Bonne Déesse ou la grande Cybèle
Repose sur le char, et d'un œil grave et doux
Regarde, en appuyant ses mains sur ses genoux ;
Or à voir ce plaustrum et cette marche antique
Traverser lentement quelque place publique ,
A voir ce beau jeune homme, et son thyrse couvert
De noisettes des bois et de feuillage vert,
Et cette femme assise avec tant de noblesse,
On respire un parfum de la terre de Grèce ,
Un invisible chœur s'élève et dans ces lieux
Chante, Evoë, Liber, comme au temps des faux dieux.

Mais les payens s'en vont, et le peuple moderne
Reparaît ; car vos yeux rencontrent la giberne

D'un grenadier, ou bien le petit manteau noir
D'un abbé parfumé, qui court se faire voir
Aux dames de Chiaja, dans la ville Réale.
Adieu donc le beau char et la femme idéale!
A leur place voilà, prés des Acquajoli,
La file des Landaux et les Corricoli,
A l'agile cocher, qui debout par derrière,
Fouette son cheval gris courant dans la poussière;
Puis des enfans tout nuds et les lazzaroni,
Sur le môle, avalant les longs maccaroni,
Moines et matelots, officiers de marine
Vêtus à l'autrichienne et tendant la poitrine,
Promenant de Tolède au largo du palais
Et leur cocarde rouge et leurs sabres anglais,
Près du Castel-Novo, la folle Tarentelle,
Avec son grand nez noir le blanc polichinelle,
Et le tambour de basque et les vives chansons,
Les cris étourdissans des marchands de poissons.
Les boites, les pétards faisant un tel tapage
Qu'on dirait par momens que Naple est au pillage:

Puis des processions, des danses, et ce bruit
Durant avec fureur et le jour et la nuit.

Assez pour les vivans. En cette terre esclave,
Laissons-les s'agiter sur leur pavé de lave,
Et nous, pensons aux morts; à tous ces morts romains
Dont les vieux monumens cròulent sur les chemins.
Je veux demain matin, là-haut, d'un pied agile,
Monter avec la chèvre au tombeau de Virgile,
Et de là regarder le Vésuve et la mer,
Et me nourrir long-temps d'un souvenir amer;
Puis quand j'aurai pleuré sur l'antique poète,
Lorsque j'aurai tout dit à sa cendre muette,
Nous causerons, mon âme, avec Cimarosa,
Autre cygne dont l'aile ici se reposa.
Que de fois j'ai maudit la reine Caroline!
Qui ferma pour jamais cette bouche divine,
Parce que dans les murs de la belle cité,
Elle voulut un jour chanter la liberté.

Or, j'ai toujours aimé ce roi de mélodie;
C'est lui qui réveilla mon enfance engourdie,
Qui me vint prendre au cœur et par son art puissant
Avant un autre amour fit bouillonner mon sang;
Car, en ce pauvre monde, il est vrai que tout homme
D'illusions d'amour n'a qu'une faible somme
Qu'il promène sans cesse, et comme sans projets,
De pensers en pensers et d'objets en objets.
Quand l'orchestre aux cent voix, à la douce harmonie,
Épandait tout à coup ces notes de génie,
Se déroulant ainsi qu'un fleuve oriental,
Ou sur un marbre pur un collier de cristal;
A ces sensations mon âme fraîche éclose
Nageait dans un parfum d'aloës et de rose;
Puis, quand cette musique au vague enchantement
Avait cessé, marchant dans mon enivrement
Comme le pélerin qui revient, se rappelle
La châsse d'or massif et l'ardente chapelle,
Et de ses pieds foulant la poudre des chemins,
Est au ciel en idée avec les séraphins;

Je sentais tous ces chants retentir dans ma tête
Et par la rue encor continuer la fête;
Or comme en ces plaisirs dont plus tard j'ai goûté,
Je n'ai vu qu'amertume et fausse volupté,
Que triste abattement et plus triste folie;
Comme en toute liqueur j'ai rencontré la lie,
Quand me revient encor l'air *Pria che spunti*,
Voyant que ce beau temps à jamais est parti,
A ce doux souvenir je m'arrête et demeure
Tel qu'un homme qui pense, et qui souffre et qui pleure.

VI.

A M. Ingres.

Maître au savant pinceau, toi dont la pureté
Dans l'odalisque nue a peint la chasteté;
Et qui, rendant les traits d'une tête que j'aime,
As semblé défier la nature elle même,
Tant ce front vénérable et plein de majesté,
Du grand crayon d'Urbain a la naïveté

Combien de fois j'ai vu surgir en ma pensée
Ton Illiade *armée* et sa sœur l'Odissée!
Belles filles de Grèce à l'œil calme et serein,
Assises aux genoux de leur père divin;
Appelle, Alighieri, Virgile, cour sublime,
Demi-dieux du passé que ta palette anime,
Convives du nectar au splendide festin,
D'un air religieux se tenant par la main;
Tandis que, comme un roi qui règne sur sa ville
Présidant de son trône à l'auguste concile,
L'aveugle couronné d'un laurier radieux,
Est le point lumineux où tendent tous les yeux.

Et pourtant on m'a dit qu'au printemps de ta vie,
Sous le soleil romain doutant de ton génie,
Tu vis les hommes froids dédaigner tes tableaux
Et tu voulus alors jeter là tes pinceaux.
Disant avec douleur, et pourtant sans murmure:
Je me suis donc trompé, je laisse la peinture!

Tu ne t'es pas trompé, non, fils de Raphaël,
Si l'artiste sacré doit réfléchir le ciel,
Si l'art fut toujours saint, et si son bras sévère
A toujours de son temple écarté le vulgaire,
Tu ne t'es pas trompé; car, dès les temps anciens,
La foule a ses plaisirs et l'artiste les siens.
Tout ce qui dans ses flancs porte un cœur de poéte
Et qui reçut d'en haut la mission secrète,
Sur tes chefs-d'œuvre purs, inspirés par les cieux,
Attache avec respect et son âme et ses yeux,
Et te nomme le maître, à l'art franc et sincère,
Le peintre de Virgile et le peintre d'Homère!

VII.

Le soleil a quitté les coupoles d'étain
Et dore en s'en allant le minaret lointain,
La voix du Moëzzin du haut de la barrière,
Appelle avant la nuit le peuple à la prière ;
Et depuis le matin, sous les sombres cyprès,
par les sentiers étroits, le long des saules frais,
Passent, passent toujours les chameaux, au poil fauve,
Les hamals, sous le faix courbant leurs têtes chauves.

Les topchis basanés, au large pantalon,
La mèche d'une main, de l'autre le tromblon ;
Et puis les Mogrebins, au long manteau de laine,
Aux pistolets d'argent, à la lance africaine,
Et les cumbaradgis traînant les lourds mortiers,
Les Spahis accroupis sur des chevaux entiers,
De la selle de bois soutenant leur poitrine,
Ceux du Nizam-dzedid portant la carabine,
La giberne d'Europe et la veste des Francs,
Marchant au son du fifre et sans rompre les rangs,
Et les jaunes Tatars, rapides émissaires
(On ne voit pas passer l'orta des Janissaires
Parce qu'en ce temps-là Mamhoud est empereur.
Mais les Égyptiens à l'œil plein de fureur
Précédés des émirs aux brillantes ceintures,
A l'yatagan chargé de bizarres peintures,
Les Oulemas * vêtus de dolimans épais,
Au lieu du turban vert, insigne de la paix,

* Les Oulemas portent le turban vert, comme descendant de Mahomet.

Portent autour du front le schall blanc du prophète.
Tous marchent vers le Nord avec des chants de fête ;
Car, si Monkir l'ordonne, ils vont bientôt revoir
Les schakos évasés au plumet de crin noir ;
Les giaours sont là-bas qui viennent, et la plaine
D'hommes aux blonds cheveux est déjà toute pleine.

A M. Victor Hugo.

LE POÈTE

ODE.

Comme autrefois Macbeth ramenant son armée,
De sang et de carnage encor toute enflammée,
Rencontra les trois sœurs et fut muet d'effroi ;
Lorsque posant le doigt sur leurs bouches livides,
Elles firent sortir de leurs mâchoires vides :
Salut Macbeth, tu seras roi !

Et puis, l'esprit troublé par les vieilles sorcières,
Ne vit plus ses soldats passer sur les bruyères,
N'entendit plus des cors le murmure lointain;
Mais pâle, et l'œil hagard, et la tête baissée,
Marchant vers Inverness parlait à sa pensée,
Impatient de son destin;

Ainsi tout palpitant sous un regard sublime,
D'une autre royauté la future victime
Rencontre le génie à son fatal moment;
Et lui : Salut, dit-il; car tu seras poète.
* Et comme les trois sœurs cet incomplet prophète
Montre la palme seulement.

Alors pour accomplir sa redoutable tâche,
Le condamné s'avance, agité sans relâche,
Tel qu'un vaisseau qui suit le flux et le reflux;

* Imperfects speakers (*Macbeth*, SHAKESPEARE).

Il veut se reposer.... tonnant à son oreille,
Une voix formidable en sursaut le réveille :
Debout ! tu ne dormiras plus.

Comme un simple convive il s'asseoit à la table
Et veut prendre sa part ; mais le sort indomptable
Change les cris de fête en un funèbre écho :
Il veut boire à la coupe et sa lèvre se glace ;
Car il voit se lever à sa lugubre place
L'ombre sanglante de Banquo.

Que de fois s'enfonçant dans la sombre carrière,
Il se rejetera tout à coup en arrière
Et voudra voir le but s'éloigner de sa main !
Poussé par le génie et par ses destinées,
Il marchera bientôt à plus grandes journées,
Foulant les ronces du chemin.

Enfin, on le verra, triste, assis sur un trône
Que cette foule aveugle en criant environne,
Comme si celui-là pouvait être usurpé ;
Et se tournant alors vers sa belle complice,
Le poète dira, lui montrant son supplice :
          Muse, pourquoi m'as-tu trompé ?

Mais, non plus qu'à Macheth, *l'homme* né de la femme
Ne pourra lui ravir cette divine flamme
Qui sans cesse l'anime et le consumera ;
Et quand viendra le temps il rendra la couronne,
Et ce sceptre si lourd, à celui qui les donne
          Et seul aussi les reprendra.

SONNET DE GIANNI.

Supplice de Judas dans l'enfer.

Lorsqu'ayant assouvi son atroce colère
Judas enfin tomba de l'arbre solitaire,
L'effroyable démon qui l'avait excité
Sur lui fondit alors avec rapidité.
Le prenant aux cheveux, sur ses ailes de flamme,
Dans l'air il emporta le corps de cet infâme

Et descendant au fond de l'éternel enfer
Le jeta tout tremblant à ses fourches de fer.
Les chairs d'Iscariote avec fracas brulèrent;
Sa moëlle rotit et tous ses os sifflèrent.
* Satan de ses deux bras entoura le damné,
Puis en le regardant d'une face riante;
Serein, il lui rendit de sa bouche fumante
Le baiser que le traître au Christ avait donné.

* Satan spianò le rughe della fronte altera
Poi frale braccia si recó quel tristo
E colla bocca fumigante e nera
Gli rese il bacio che avea dato a Cristo

SUR LE SPASIMO DI SICILIA

Tableau de Raphaël.

Près d'un pharisien, le proconsul Romain,
A cheval et tenant le bâton à la main,
Chemine comme un homme à quelque doute en proie ;
Il suit le condamné dans la pénible voie,
Et courbé sous son doute, ainsi que sous un poids,
Il semble aussi porter une part de la croix.

Et plus bas, à ses pieds, je vois les saintes femmes,
Par leurs yeux tout en pleurs montrer leurs tendres âmes,
Paraissant ignorer, dans leur humilité,
Que d'un beau cercle d'or leur front est surmonté;
Et plus loin le soldat qui tient l'aigle romaine
Remplissant son devoir sans plaisir et sans peine,
Et dans cette peinture, où tout parle du ciel,
Représentant tout seul l'homme matériel.

VIII.

A M. Ch. de Montalembert.

Quand le Pape officie, alors que la cité
Assiste toute entière à la solennité,
La sainte Eucharistie, au son d'un pur cantique,
Traverse lentement la grande Basilique,
Et partant de l'autel au milieu des flambeaux,
Et du groupe sacré des rouges cardinaux,

Au pied du trône d'or va s'offrir elle-même
Au pontife coiffé du triple diadême ;
Celui-ci cependant, le front respectueux,
Immobile , muet et sans lever les yeux,
Croisant ses vieilles mains sur sa blanche poitrine,
Attend avec amour la victime divine.

IX.

Effacée à moitié, la Cène, en Italie,
Frappe encor les regards dans l'église abolie,
Comme après son coucher dans l'Océan vermeil
L'œil se rappelle encor ce que fut le soleil;
Ainsi pour Léonard; à travers la blessure
Que les siècles ont faite à sa vieille peinture,

L'homme qui voit par l'âme autant que par les yeux
Recompose, muet, ce tableau précieux,
Et dans l'enthousiasme où son ardeur se livre
Sent le contour saillir et la couleur revivre,
Et comme aux jours brillans du roi François premier
Voit surgir devant lui Léonard tout entier;
Les apôtres assis à cette longue table,
Le front calme, entourant le convive adorable,
Ces cheveux d'or tombant sur leurs simples habits
Et frisant, comme on voit, la toison des brebis,
Révélant à ses yeux une touche si fine,
Qu'on les dirait peignés par une main divine;
Même ceux de Judas, qui met au plat la main :
Mais que de vanité dans le génie humain!
Et comme cette plante est promptement flétrie !
Le temps a transformé l'Église en écurie
Et la table, où Jésus soupait avec les siens,
A servi de mangeoire aux chevaux autrichiens.

X.

A M. Etex, statuaire.

Élève des deux Grecs Phidias et Praxitèle
Étex, élancez-vous vers leur palme immortelle,
Et qu'aux jours à venir votre jeune ciseau
Nous rende Michel-Ange et son *pensicroso;*
Et fasse resplendir au beau soleil de France
Tous les marbres divins de la vieille Florence!

Cette fièvre de feu dont vous fûtes saisi
En sortant du tombeau des anciens *Medici*,
Prouve que sur l'autel de leur sainte chapelle,
Étex, vous aviez vu le Dieu qui s'y révèle
Se dresser, et dans l'air levant sa grande main,
Vous indiquer de l'art le glorieux chemin;
Ainsi lorsque Colomb quitta Gênes, sa mère,
Pour aller découvrir une nouvelle terre,
Au sein de l'Océan, en son chemin fatal,
Seul, il vit dans une île un guerrier à cheval
Qui, tourné vers les lieux ou s'endort la lumière,
Lui montrait l'Occident avec son doigt de pierre.

XI.

Le sénateur descend du haut du Capitole
Et traverse à pas lents la mascarade folle ;
C'est aujourd'hui le jour de la course aux chevaux,
Les dames sont déjà sur les bleus échafauds ;
Et le patricien, comme autrefois l'édile,
Préside dans ce temps aux plaisirs de la ville.

A la place *du peuple* on vient de toute part...
C'est là qu'on va donner le signal du départ.
Là dix jeunes Romains, avec leurs mains puissantes,
Pressant des *Barberi* les narines fumantes,
La sueur au visage et l'écume aux cheveux,
Les tiennent en arrêt sur leurs jarrets nerveux;
Tandis que sur leurs dos et sur leurs brunes croupes
On met rapidement de brûlantes étoupes,
Qui, pour les libres flancs de l'agile coursier,
Soient comme un cavalier à l'éperon d'acier.
Au bruit de la trompette on ouvre la barrière,
Et tous en hennissant volent dans la carrière;
Et faisant retentir *le Corso* sous leurs pas
Effleurent en passant les armes des soldats
Et courent à la fois au palais de Venise,
Où pend la housse d'or à leur ardeur promise.
Il arrive souvent que l'un d'eux, harrassé,
S'arrête et s'en revient d'un air embarrassé.
Comme un homme, à moitié du chemin de la vie,
En voyant que la gloire, hélas! n'est que folie,

Que c'est un but menteur où le bonheur n'est pas,
Se retourne soudain et revient sur ses pas,
Ainsi le *Barbero* : mais la foule le hue
Et de longs sifflemens le poursuit dans la rue.
« *Au Tibre, le maudit... honte du carnaval!*
ACCIDENTE, *malheur à l'ignoble cheval.* »
Et bientôt le vainqueur au son de la musique,
Paré de beaux plumets, va par la ville antique
Recevant les bouquets et les joyeux bombons...
Que de tous les côtés font pleuvoir les balcons.
Et saluant ainsi que le ferait un homme;
Voilà ce que j'ai vu lorsque j'étais à Rome.
La fête finissait, quand un *emininte*
Frappa d'un grand couteau quelqu'un à son côté;
Et ce meurtre pourtant (dont encor je frissonne)
Étant *la Vendetta* ne révolta personne!

XII.

Cimarosa.

L'an quatre-vingt-dix-neuf, à Naple, au *Mercato*,
Un homme en habit rouge, en perruque à marteau,
Les manchettes au poing, au côté la rapière
Et tenant à la main sa riche tabatière ;
Au milieu des enfans des bruns Lazzaroni
Et mangeant avec eux de leur macaroni,

A ce groupe aux pieds nuds, qui, joyeux, l'environne,
Chantait à pleine voix quelque *aria* bouffonne:
Et voyant les yeux noirs de toutes parts briller,
Écrivait à l'instant son air sur le papier.
Comme autrefois l'auteur qu'en tout pays l'on vante,
Molière, en son réduit, consultait sa servante.
Or ce Napolitain, chantre de la gaîté,
Mourut six mois après, chantant la liberté!

XIII.

A M. Tom Massé.

L'obélisque africain de Monte-Cavallo
Formait devant mes yeux un imposant tableau ;
Le jour allait mourir, et pour dissiper l'ombre
Qui tombait lentement sur la colline sombre,
La madone qui prie au palais Quirinal
Devant elle allumait son nocturne fanal.

Ému de tout cela, par la place déserte
J'allais le front levé.—D'une fenêtre ouverte
Sortait un chant joyeux et d'un charme infini,
Qui, si je m'en souviens, était de Rossini.
Et je disais tout bas : Ah! ma belle Italie,
Seras-tu donc toujours le sol de la folie!
Pauvre reine! sans sceptre, en vêtemens de deuil,
Ah! chanteras-tu donc jusque dans le cercueil?
Suspends ta lyre d'or aux branches de tes saules,
* Ne sens-tu pas la mort qui vient sur tes épaules,
Et, tandis que tu perds ta dernière heure en jeux,
Comme un voleur de nuit te saisit aux cheveux?
Tes enfans bien-aimés pourrissent dans le bagne,
Ou meurent étouffés aux bras de l'Allemagne;
Et tous ceux qui devaient un jour te faire honneur
Reçoivent devant toi le plomb mortel au cœur!
Et ta voix est toujours veloutée et sonore,
Et tes chants, je le crois, vibrent plus doux encore!

* La morte n'è sovra le spalle. (Pétrarque.)

Cependant pour briser tes ignobles liens
La valeur vit encore aux cœurs italiens.
Quand tes fils vont combattre, ô trop débile mère!
Ne saurais-tu trouver quelque refrain de guerre?
Mais non; ton luth toujours sonne le même son,
Et tu ne sais jamais qu'une douce chanson;
Pareille au rossignol, à son malheur en proie,
Qui chante la douleur comme il chantait la joie.
Ah! du moins puisses-tu, dans tes chants expirans,
En trouver de si doux qu'ils touchent tes tyrans! —
— Et j'allais à pas lents et la tête baissée,
Comme celui qui porte une triste pensée;
Et la fenêtre ouverte au souffle du midi
Me renvoyait toujours cet air de Rossini....
Une petite fille, ayant dix ans à peine,
Assise à l'obélisque, afin de prendre haleine,
A côté d'un panier sur sa tête apporté,
Voyant qu'à l'admirer je m'étais arrêté,
Levant ses beaux yeux noirs avec un air de reine,
Me dit : Regardez-moi; car, moi, je suis Romaine!

XIV.

Ah! c'était, Dieu du ciel! une bien pauvre mère;
Elle tordait ses bras et se roulait par terre;
Près de sa fille morte à l'*Aria Cattiva*.
Quand l'homme au masque noir devant elle arriva,
Elle prit dans ses bras la jeune trépassée,
Et, courant par la chambre ainsi qu'une insensée,

Avec le blanc linceul et le rameau bénit,
Comme on cache un trésor, le cacha sous son lit;
Et devant, accroupie, hurlant comme une chienne,
Semblait lui dire ainsi : Tu n'auras pas la mienne !
Elle poussa des cris pendant un jour entier,
Et de sa grande voix ébranla le quartier.
Je n'aurais jamais cru que la poitrine humaine
Fournit aux hurlemens une si longue haleine !
La nouvelle en courut dans toute la cité,
Et le bourg de Saint-Pierre en fut épouvanté.
Et les pénitens noirs sur la lugubre voie
Passaient et repassaient en attendant leur proie;
Car nul n'osait entrer dans la maison de deuil
Dont ce gardien fidèle interdisait le seuil ;
Le lendemain pourtant les hurlemens cessèrent,
Et les quatre porteurs avec le peuple entrèrent...
La pauvre mère, hélas! de même qu'Ugolin,
Sur le corps de sa fille était morte à la fin,
Et les cheveux épars, avec sa main glacée,

Sur son cœur froid aussi la tenait embrassée,
Et la couvrait ainsi que le saule pleureur
Couvre de ses rameaux une petite fleur :
On pouvait approcher... Alors fut accomplie
La loi touchant les morts au pays d'Italie.

XV.

A Hector Berlioz.

Quand à Naple, autrefois, le jeune Pergolèse,
De son génie ardent ainsi qu'une fournaise
Fit sortir du Stabat les versets gémissans,
En extase ravi par ses propres accens
Il n'apercevait pas, à cette heure suprême,
L'Envie à l'œil de plomb, au teint livide et blême,

Qui l'écoutait chanter et tenait à la main
Le poison qu'il devait boire le lendemain ;
Tu n'empoisonnes plus tes hommes de génie ;
Mais de mille dégoûts tu tourmentes leur vie,
Ingrate humanité! mais tu leur fait payer
La rançon de la gloire et le prix du laurier ;
Et quand à ses ennuis le grand homme succombe,
Tu vas d'un pied distrait le conduire à la tombe.
Ainsi pour Beethoven, Mozart, et ceux encor
Qui voudront après eux te faire entrer au port,
A ce port glorieux, où, malgré ton outrage,
L'art chaste et généreux t'attend sur le rivage.
Lecteur, veux-tu savoir ce que peut l'art divin
Quand un maître le prend dans sa puissante main?
Vas entendre Léar, chancelant de folie,
Chercher à pas pesans sa fille Cordélie.
Sa tunique flottante embarrasse ses pas ;
Il veut marcher, hélas! mais il ne le peut pas!
Sa vue est altérée, et sa tête affaiblie

L'abandonne, ô mon Dieu! mais voici Cordélie!
Cordélie, ange saint envoyé par les cieux!
Quel nom égalera ton beau nom grâcieux?
Et vous, maître sévère et pur, dont le génie
Doit enfin aux Français enseigner l'harmonie.
Laissant les flots jaloux battre votre vaisseau,
Sous des cieux inconnus cherchez cet art nouveau:
Vous braverez la mer et les vents en furie;
Car vos étoiles sont les beaux yeux d'Ophélie.

XVI.

A M. Dubois, peintre.

Le bel ange venait à l'horizon lointain,
Tremblotant comme fait l'étoile du matin,
Et frappant l'air du soir avec sa plume verte
Approchait, approchait de la fenêtre ouverte.
Dans la petite chambre, en silence arrivé,
Il salua Marie en lui disant : *Ave!*

Et cependant la Vierge en son saint oratoire,
Demeurant humble et calme au sein de tant de gloire,
Répondit au salut d'un ton plein de douceur :
Vous voyez devant vous l'esclave du Seigneur !

XVII.

Nous étions réunis près du *café Greco*
Quand nous fûmes frappés par un lugubre écho ;
Les capucins, pieds nuds , sur une double file,
S'avançaient en chantant du centre de la ville
Et gagnaient lentement la *via Condotti* :
C'était l'enterrement de Rosa Minotti,
Que des pénitens noirs , la longue confrérie ,
Accompagnait ; suivant l'usage d'Italie.

Quatre hommes la portaient, visage découvert,
Entre ses bras croisés tenant un rameau vert;
Et sur son pâle front une blanche couronne
Semblait, par sa pâleur, tenir à sa personne.
Or, près de moi, celui qui fit les MOISSONNEURS,
Quand le cercueil passa, répandit quelques fleurs
Sur cette pauvre enfant à la terre ravie,
Belle aux bras de la mort, comme au sein de la vie!
De sa chaleur de peintre exaltant sa beauté,
Il la suivit long-temps d'un regard attristé.
Et nous devions, je crois, à la *Philarmonique*
Entendre, ce jour-là, quelque folle musique.
Nous changeâmes d'avis. Émus par tout cela
Nous allâmes ensemble à l'*Acquà-Paola*.
Après avoir parlé de cette jeune femme
Dont l'aspect ne pouvait s'effacer de notre âme,
Rêvant de l'autre vie et de l'éternité,
Nous revînmes muets, le soir, dans la cité;
Suivis du tintement d'une cloche lointaine
Et de la grande voix de l'antique fontaine.

La Résurrection.

HYMNE TRADUIT DE MANZONI.

Il est ressuscité ! le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! Ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est sonlevé !
Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle,
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuples, le Seigneur s'est levé !

Ainsi qu'un pélerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et le cœur plein de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux.

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilège gardien de son cadavre roi;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout à coup rappelée,
A dit : Me voilà, lève-toi!

O pères d'Israël! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur;
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive...

O vous qui l'attendiez! oui, votre exil s'achève;
C'est lui! c'est lui, le Rédempteur!

Quel mortel, avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadême
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver?
Patriarches, c'est lui, qui dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver!

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,
Comme un père à ses fils raconte le passé;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé.

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous les fouets, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir!
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir.

Or, c'était le matin, Salome et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié.
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte...
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont sacrifié!

Un jeune homme, étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence;

Ses vêtemens sont blancs, son visage est de feu :
Celui que vous cherchez, ô femme désolée!
Dit-il avec douceur, il est en Galilée...
Allez, il n'est plus en ce lieu!

Chantons! qu'à la douleur succède enfin la joie,
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé!
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pieux cortège,
Annonce le ressuscité!

XVIII.

A L. Boulanger.

Lorsque Paul Véronèse autrefois dessina
Les hommes basanés des noces de Cana,
Il ne s'informa pas au pays de Judée,
Si par l'or ou l'argent leur robe était brodée ;
De quelle forme étaient les divins instrumens
Qui vibraient sous leurs doigts en ces joyeux momens;

Mais le Vénitien en sa mâle peinture
Fit des hommes vivans comme en fait la nature.
Sur son *Musicien* on a beau déclamer,
Je ne puis, pour ma part, m'empêcher de l'aimer;
Qu'il tienne une viole, ou qu'il porte une lyre,
Sa main étant de chair, je me tais et j'admire!

A une jeune Fille,

PEINTE PAR GREUZE, ET EXPOSÉE PRÈS DE LA MÉDUSE ET DES NOCES DE CANA.

Fillette au corset blanc, que le pinceau de Greuze
Peignit si jeune ensemble et si voluptueuse,
Tu paraîs un oiseau qui, près de s'envoler,
Regarde si le ciel ne va pas se troubler.
Fillette attends un peu ; car je crains que l'orage
Sur tes beaux cheveux blonds ne décharge sa rage ;

Ne vois-tu pas, hélas ! ces fils de Géricault
Lutter contre la mer sur leur frêle radeau ?
— Avec mon bouquet rose et mon petit air tendre,
Ces grands Vénitiens ne sauraient me comprendre,
Et ces fronts basanés ne peuvent me charmer !
— Va donc, et si ton cœur a tant besoin d'aimer,
Vole vers l'Angleterre et dis : Je viens de France,
Chercher pour compagnon cet enfant de Laurence !

XIX.

Lorsque la nuit de Pâque illumine Saint-Pierre,
Le peuple vient s'asseoir sur les marches de pierre,
Et la veste au bras gauche, il joue à la *mora*,
En attendant l'instant où tout s'embrâsera ;
Or, dans la basilique, une cloche résonne,
Et sans que sur le faîte on découvre personne,

De larges pots à feu, par leur vive splendeur,
Effacent tout à coup les verres de couleur.
Et si l'on m'a dit vrai, ce changement étrange,
Ainsi que la coupole, est du grand Michel-Ange.
Mais un coup de canon interrompt tout cela
Et nous dit qu'il est temps d'aller *à Ripetta.*
Alors, au haut des cieux, la belle girandole
Sur ses ailes de flamme en frémissant s'envole,
Et la bombe, partant de l'ancien monument,
A l'égal du tonnerre éclate au firmament.
Cependant, quand parfois s'éclaircit la fumée,
Suspendu dans les airs, sous la nue enflammée,
On aperçoit toujours le céleste gardien
Qui tient l'ardente épée au tombeau d'Adrien :
Ainsi l'âme au milieu des plaisirs de la terre
Retrouve quelquefois le calme et le mystère,
Et quand les feux d'été commencent à passer,
Revient plus reposée à quelque saint penser !

A M. Rossini.

SONNET.

A toi, maître! Seigneur de la sainte harmonie!
Honneur du beau pays où résonne le *si*,
Qui, frappant de la main ton cerveau de génie,
Fis jaillir ce torrent qui nous entraîne ainsi.

A voir tant de jeunesse a tant de gloire unie,
Et ton laurier précoce en dix ans épaissi ;
On eût dit que ta course était déjà finie
Et, l'envie apaisée , on t'imitait aussi.

Tels quand le rossignol gémit sous le feuillage,
Les terrestres oiseaux jaloux de son ramage
Vont bégayant ses chants à son bec suspendus :

Mais c'est folie , oiseaux, d'imiter Philomèle :
Elle change de ton , et tous sont confondus ;
Honneur à toi chanteur , qui sais faire comme elle.

La ville enchantée.

J'ai vu ce que je dis : La ville toute entière
Par un magicien était changée en pierre ;
Les marchands déployant la soie et le drap d'or,
A l'acheteur debout, semblaient les vendre encor ;
Et les eunuques noirs, en un morne silence,
Dormaient dans le palais appuyés sur leur lance.

Et des dames en blanc, dans le café voisin,
Près de leur bouche avaient le sorbet à la main.
L'iman de la mosquée, auprès de la barrière ,
Tenait encor les bras levés pour la prière.
Et plus loin, des enfans semblaient jouer au mail
Et pousser devant eux les boules de corail.
Cependant vers la droite, à côté de la porte,
Un homme encor vivant dans cette ville morte
Était assis tout seul sur un large divan :
C'était un grand vieillard qui lisait l'Alcoran.

Dante

A L'ENTRÉE DU PARADIS TERRESTRE.

VOIT DESCENDRE BÉATRIX,

ET EST ABANDONNÉ PAR VIRGILE.

J'ai vu, lorsque l'aurore était à peine éclose;
Le ciel oriental tout coloré de rose,
Et de l'autre côté, l'horizon plus obscur,
Se peindre à l'occident d'une teinte d'azur,
Et de molles vapeurs tempérant sa lumière,
Le soleil, sous un voile, entrer dans sa carrière.
Telle au sein d'un nuage éclatant de lueurs,
Le front ceint d'olivier et couverte de fleurs

7

Sous un beau manteau vert m'apparut une femme,
Dont le long vêtement était couleur de flamme ;
Alors en moi se fit un douloureux retour
Et je sentis le feu de mon ancien amour.
Aussitôt que je fus frappé par la puissance
Qui me blessa le cœur au sortir de l'enfance,
Comme fait un enfant quand il est affligé
Et qui court vers sa mère à l'aspect du danger ;
Je courus à Virgile : en voyant cette femme,
Maître, je sens les traits de mon ancienne flamme.
Mais le guide si bon qu'elle m'avait donné,
Virgile, mon seigneur m'avait abandonné !
Et, bien qu'au seuil du ciel, près d'en voir tous les charmes,
Je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.
Dante, ne pleure pas, réserve-les, tes pleurs,
Tu pleureras bientôt de plus grandes douleurs.
Et, comme un amiral de la *proue à la poupe*
Du geste et de la voix encourage sa troupe,
Ainsi me regardant d'un sévère regard,
La sainte femme allait sur le céleste char.

A M. Ch. de Malartie.

A l'Ave-Maria, quel est donc ce jeune homme
Qui traverse pensif la campagne de Rome,
Un carton sous le bras, un fusil dans la main?
Je ne me trompe pas, c'est le guaspre Poussin,
Qui, sous la fraîche brise et le ciel diaphane,
S'en revient de Tibur ou des côteaux d'Albane,

Il écoute mourir les agrestes chansons
Et se tourne souvent vers les grands horizons ;
Quand la cloche du soir le rappelle à la ville,
Le peintre à ce retour est toujours indocile,
Et semblable à l'enfant paré de blonds cheveux
Que sa mère en grondant vient ravir à ses jeux,
Il voit avec douleur s'éteindre la lumière,
Ses pieds vont en avant et ses yeux en arrière ;
Car il laisse là-bas, sous les nuages d'or,
Les chênes verts, les pins et tout son cher trésor.
Il est doux au printemps de mener cette vie !
De suivre le matin sa belle fantaisie
Et, lorsque le soleil de la mer est sorti,
D'aller peindre d'abord auprès de Frascati,
Et de monter ensuite en haut de la colline
D'où l'on découvre au loin les monts de la Sabine ;
Puis de s'acheminer à Grotta-Ferrata,
Et, fatigué du jour, de se reposer là !
Ami, combien de fois en ma plus douce année
N'avons-nous pas ainsi consumé la journée

Et puis nous retournions dans notre après-midi,
Par Saint-Jean de Latran, à *Casa Lucidi;*
Et nous allions revoir cette excellente femme
Aimant le pape et Dieu du plus fort de son âme,
Et, lorsque la douleur la clouait sur son lit
Suspendant à son col un chapelet bénit;
Et le vieillard Bruschi, jovial et digne homme,
Pauvre et simple de cœur comme un bourgeois de Rome,
Ayant fait une fois, à l'âge de trente ans,
Le voyage de Naple; et de cet heureux temps
Qui fut, n'en doutons pas, le plus doux de sa vie,
Parlant incessamment, la face épanouie,
Et sachant retrouver un reste de chaleur
Pour nous vanter David, le céleste chanteur.
Auprès de quelque prince il faisait son service,
Puis allait à Saint-Pierre entendre un bel office,
Et racontait, le soir, avec naïveté,
La nouvelle courant dans l'antique cité;
Du reste, ayant un peu de tout dans sa mémoire
Et sur les cardinaux récitant mainte histoire,

En son étroite chambre, il n'avait qu'un tableau;
Mais ce tableau sans cadre était ancien et beau;
Et lorsqu'un étranger venait dans sa famille,
Il prenait par la main sa plus petite fille,
Et les menant tous deux à l'objet précieux,
Sur les yeux du Français il fixait ses grands yeux.
Et puis lui demandait, d'une voix attendrie,
Si l'on aimait aussi les arts dans sa patrie.
Ma divine Italie! ô mère de beauté!
Terre de grand savoir et de simplicité,
Où le mourir est calme et le vivre facile.
On voit encor chez toi, comme au temps de Virgile,
Quelques hommes choisis, vrais enfans des Latins,
Cacher aux feux du jour leurs modestes destins;
Et sans brûler leur sang des passions nouvelles
Aimer encor Sylvain et les nymphes jumelles;
Gardant à l'étranger un toit hospitalier
Et des lares d'argile auprès de leur foyer.

Raphaël.

« Tu montes au milieu d'un bruit confus qui roule,
Ainsi que le coupable, escorté par la foule,
Et toi, tu descends seul de ton noir échafaud,
Comme après l'acte fait, redescend le bourreau. »

En ces mots Raphaël et le vieux Michel-Ange,
Dans leur grand Vatican, échangeaient la louange.

C'est qu'ils vivaient alors en pleine humanité
Et qu'ils ne savaient pas farder la vérité :
Se renvoyant ainsi cette ironie amère,
Comme aux champs d'Ilion, les combattans d'Homère.
J'admire l'homme seul ; mais mon cœur est ravi
Par celui qui montait de la foule suivi.
Raphaël, Raphaël ! avant que ma pensée,
Ne soit à tout jamais dans ma tête glacée,
Il me convient, à moi, sur le seuil du tombeau,
De dire ici combien j'adorai ton pinceau,
Et ta *Vierge à la chaise*, et ta *sainte Cécile,*
Et du grand sacrement le sévère concile,
Et *Jean dans le désert*, assis d'un air rêveur,
Enfant qui doit un jour baptiser le Sauveur.
Et puis la *Farnésine*, et là, ta *Galatée,*
Fille de l'Océan en sa conque portée
Sur le dos des Tritons aux écailles d'argent,
Triomphante au milieu de son peuple nageant.
Et cependant Michel, du firmament s'élance,
Et dompte le démon qui se tord sous sa lance ;

Mais l'ange ne sort pas de son calme divin :
Sa main est irritée, et son front est serein ;
Et puis je vois *Saint-Pierre* et son bourg en alarmes,
Ce Romain aux yeux noirs qui fut ton maître d'armes;
Et ton *Transfiguré* sur le haut du Thabor,
Éclatant comme un astre en un beau cercle d'or,
Et noyant tout à coup dans des flots de lumière
Ceux de chair et de sang couchés sur la poussière;
Et dans le Vatican, aux murs des *Cameré*,
Tous les miracles nés de ton cerveau sacré.
Ces deux blancs messagers des portes éternelles,
Volant dans le saint lieu sans l'aide de leurs ailes,
Terrassant sous leur bras armé du fouet vengeur
Celui qui profanait la maison du Seigneur.
Et Jules II, porté par ses bruns *ségettaires*,
Dans un coin de la scène assiste à ces mystères ;
Et promenant ses yeux sur le grave tableau,
Par l'effet tout-puissant du magique pinceau,
Est l'image ici-bas de l'Église vivante,
Dévouant à l'enfer l'impiété mourante.

Or, moi qui fais cela dans mes jours de malheur,
J'avais juré cent fois, brisé par la douleur,
Ne songeant pas aux vers que vous venez de lire
De ne plus accorder une profane lyre;
Si donc, en ce moment, j'ai chanté Raphaël,
C'est que, pour moi, cet homme est un ange du ciel!

TRADUCTIONS

DE PÉTRARQUE.

O toi qui de l'amour fis la première loi,
Homme ou Dieu! l'univers est à jamais à toi.

MARIE.

Sul libano spesso, o sul Carmelo
In aerea magion fan dimoranza,

TASSE.

Io vidi gia al cominciar del giorno,
La parte oriental del ciel tutta rosata
Et l'altro ciel di bel sereno adorno,
E la faccia del sol nascere ombrata,
Si ché per temperanza dei vapori
L'Occhio lo sostenea lunga fiata.
Cosi dentro una nuvola di fiori
Che dalle mani angeliche saliva
Sovra candido vel cinta d'oliva
Donna m'apparve sotto verde manto
Véstita del color di fiamma viva.

DANTE, *Purg.*

Da' be' rami scendea
Dolce nella memoria
Una pioggia di fior sovra il suogrembo
Ed ella si sedea umile in tanta gloria.

PÉTRARQUE.

A M. de Lécluze.

SONNET.

IMITATION LIBRE.

Amour qui me gouverne et me va décevant
M'a mis, pour mon malheur, sous les yeux de ma Dame,
Comme neige au soleil, comme cire à la flamme,
Comme but à la flèche et comme plume au vent!

Le matin il s'éveille et m'evient au-devant,
Me fait la révérence et me plonge dans l'âme,
Voyant que je le crains, une poignante lame
Qui tout le long du jour y reste bien souvent !

Ainsi passe ma vie ! ainsi, l'âme blessée,
Je promène ma peine et ma triste pensée
Loin du beau fleuve Arno, sur les monts, dans les bois !

Mais pourtant, que je souffre et que je me lamente,
Je ne puis oublier combien elle est charmante,
Combien son œil est doux, combien douce est sa voix !

SONNET.

Ah ! béni soit le jour, et le mois , et l'année ,
Le temps , et la saison , et l'heure , et le moment ,
Le beau pays , le bois , la rive fortunée
Où ses yeux m'ont soumis à l'amoureux tourment.

Et béni soit le coup d'où ma blessure est née !
Béni soit le sourire et le regard charmant,
Les flèches, le carquois et la pointe empennée
Qui, jusqu'au fond du cœur, me vont tout consumant.

Bénis soient les soupirs et les accens de flamme
Que j'ai jetés au vent en appelant ma Dame,
Et les pleurs, et les cris, et les vagues desirs !

Et bénis soient les vers où toute la journée
Ma plume la dépeint de tant de grâce ornée,
Et ne s'amuse pas à plus gentils loisirs.

MADRIGAL.

Vois donc, Amour, quelle gentille Dame
Méprise ainsi ton empire et ma flamme ;
Demeurant calme entre tels ennemis
Tu tiens ton arc ! et dénouant sa tresse
Parmi les fleurs elle rit et caresse
Sans y penser, ses chevreaux endormis !

Las! je suis pris, ce que bien je déplore !
Par ses yeux noirs, et ne rêve que d'eux ;
Mais si ta trousse a quelque flèche encore,
Maître, dis-moi, venge-nous tous les deux !

MADRIGAL.

Voir marcher par le ciel flamboyantes étoiles,
Sur la tranquille mer, vaisseaux aux blanches voiles,
Dans les prés verdoyans, beaux chevaliers armés
Et timides chevreuils sous les bois embaumés;

Danser parmi les fleurs et les claires fontaines,
Dames aux blonds cheveux, à la taille de reines,
Sont choses qui déjà ne me disent plus rien;
Tant elle a su, partant pour les rives lointaines,
Emporter, Dieu du ciel! mon cœur avec le sien.

SONNET.

Tu peux bien emporter dans tes puissantes eaux,
Grand fleuve italien, l'écorce de mon âme;
Mais cette âme qui souffre et meurt loin de sa Dame
Se rit autant de toi que des faibles roseaux.

Derrière nous déjà , par des chemins nouveaux ,
Volant à son amour sur des ailes de flamme,
Elle voit en pitié les vents, l'onde, et la rame
Et s'en va par le ciel ainsi que les oiseaux !

Père plus vieux que tous , toi qui parmi la plaine
De raisins et de fleurs , et d'épis toute pleine,
Rencontres le soleil, quand il mène le jour ;

Tu t'en vas entraînant ma mortelle partie ;
Mais l'autre, qui tantôt de moi s'est départie,
S'en retourne gaiement vers son gentil séjour.

SONNET.

Les chérubins ailés, plus légers que les vents,
Les citoyens des cieux, les divines phalanges,
Quand ma Dame passa, chantèrent ses louanges,
Au milieu des splendeurs et des soleils mouvants.

Quel éclat merveilleux, quels rayons décevants!
Disaient les bienheureux ; non, des terrestres fanges,
Jamais rien de si beau n'est monté chez les anges,
Depuis qu'on vient ici du monde des vivants.

Elle, sans écouter, paraissait en prière,
Jetant à chaque pas des regards en arrière,
Pour voir si je pouvais la suivre dans le ciel.

Voilà pourquoi je pleure, et toute la journée,
Mon âme, qui s'abreuve et se nourrit de fiel,
En l'entendant prier, vers le ciel est tournée.

SONNET.

APRÈS LA MORT DE LAURE.

La vie avance et fuit, sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière à si grandes journées
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve et comme n'étant pas !

Je m'en vais mesurant d'un sévère compas
Mon sinistre avenir, et vois mes destinées
De tant de maux divers encore environnées,
Que je veux me donner de moi-même au trépas !

Si mon malheureux cœur eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en souviens ; et puis, tremblante proie,
Devant je vois la mer qui va me recevoir !

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voile,
Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles.

TRADUCTIONS

DE

SHAKESPEARE.

My child Cordélia!

A M. Félix Lanfray.

LE ROI LÉAR.

UNE TEMPÊTE.

LÉAR, LE FOU.

LÉAR.

Vents, ouragans, soufflez, allons crevez vos joues!
Et toi, qui dans les airs en rugissant tes joues,
Tempête, verse donc tous tes torrens! accours :
Engloutis sous tes flots les clochers et les tours!

Venez, descendez tous sur ma tête glacée !
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Brûlez mes cheveux blancs! terreur de l'univers,
Tonnerre, tombe donc sur ce globe pervers ;
Anéantis le monde, où, dans sa sombre étude,
La nature produit l'homme et l'ingratitude !

LE FOU.

L'eau bénite de cour, N'oncle, dans la maison,
Vaut mieux que l'eau du ciel sur ce triste gazon:
Cette nuit n'a pitié ni du fou ni du sage !...

LEAR.

Bien, épuise tes flancs, tempête ! Pluie, orage!
Grondez.... vous n'êtes pas mes filles ! Élémens,
Je ne vous dirai point ingrats dans mes tourmens,
Je ne vous ai jamais ni donné de royaume,
Ni nommé mes enfans... Vous voyez un pauvre homme,
Un malheureux vieillard, faible, infirme, et soumis
A toutes vos fureurs, célestes ennemis !

Cependant je peux bien vous nommer vils ministres,
Vous, qui, ligués avec deux sorcières sinistres,
Avez choisi pour but de vos affreux combats
Une tête si vieille et si blanche!... Oh! c'est bas!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Je veux être un modèle ici de patience!
Je ne dirai plus rien.

LE FOU.

N'oncle, quelqu'un s'avance!

KENT dans les ténèbres.

Qui va-là? répondez.

LE FOU.

Un pauvre avec un roi!

Un sage avec un fou!

KENT.

Mon bon seigneur, eh quoi!

Vous ici sans abri? dans ce lieu solitaire,
Sur ces bruyères! Rien de ce qui sur la terre
Aime la nuit, Seigneur, n'aime de telles nuits;
Ces nuages de feu, ces effroyables bruits
Repoussent dans le fond de leurs antres funèbres,
Jusqu'à ces animaux, vagabonds des ténèbres.
Je ne me suis jamais cru si près du trépas
Depuis que je suis homme, et ne me souviens pas
D'avoir vu tant d'éclairs, et de la nue immonde
La pluie à flots si grands descendre sur le monde!
La nature de l'homme en ce jour odieux
Ne peut pas supporter tant de maux!...

LÉAR.

Que les dieux,
Qui font gronder ces bruits au-dessus de nos têtes,
Distinguent donc enfin, au milieu des tempêtes,
Leurs ennemis! Fuis, toi, dont le coupable sein
Recèle des forfaits! toi, main de l'assassin,
Cache-toi, frémis, traître; et toi, lâche, hypocrite.
Arrache donc le masque à ta face maudite!
Tremblez, incestueux! tremblez, empoisonneurs!
Et vous, qui de la terre usurpez les honneurs,
Crimes cachés aux yeux de notre aveugle race,
Levez tous votre voile; allons! et criez grâce
A ces grands punisseurs!... Je suis un homme, moi,
Qui souffre plus de maux que je n'en ai fait!

KENT.

Quoi!
Seigneur, la tête nue... ah! venez, mon bon maître.
Une chaumière est là, venez vous y remettre;
On vous la prêtera contre ce temps affreux,
Venez, tandis que moi je retourne vers eux,

Vers ces hommes plus durs que la pierre insensible
Qui bâtit leur demeure!... Ah! qu'un sommeil paisible
Rafraîchisse vos sens... Je n'ai pu les toucher!
Tout-à-l'heure, Seigneur, j'allais vous y chercher;
Ces gens, de leur maison m'ont refusé la porte;
Cependant j'y retourne!... il faut que je l'emporte!

LÉAR.

Hélas! mon pauvre esprit commence à se troubler!

A son fou.

Viens mon enfant! Eh quoi! tu me parais trembler,
Tu meurs de froid!... moi-même, oh! je suis tout de glace!
Où trouver de la paille, un lit qui nous délasse?
Notre sort est étrange!... il nous rend précieux,
Vois-tu, ce qui naguère était vil à nos yeux!
Il nous faut oublier notre splendeur première.
Ne m'abandonne pas, viens dans cette chaumière;
Viens! viens, mon pauvre fou! viens, ton malheureux roi
A dans son cœur un coin qui souffre aussi pour toi!

LE FOU chante.

Pour peu qu'un homme ait de cervelle
Il peut pleuvoir, il peut venter!
De tout il doit se contenter :
A jour nouveau douleur nouvelle!

LÉAR.

Vrai, très vrai, mon enfant ; entre dans la cabane.

LE FOU.

Cette nuit doit glacer plus d'une courtisane!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EDGAR, il sort de la caverne, déguisé et contrefaisant l'insensé.

EDGAR.

Va-t'en! le noir démon me poursuit.... A travers
Les buissons épineux, de neige tout couverts,
Souffle la bise aiguë! Ah! vois cette lumière!
Va, va te réchauffer au feu de ta chaumière!

LÉAR.

As-tu donc donné tout à tes deux filles?... toi;
En es-tu réduit là?...

EDGAR.

J'ai froid! secourez-moi,

Moi que le noir esprit a, malgré mes prières,
Promené sur les lacs et sur les fondrières ;
Il a mis des couteaux sur mon dur oreiller,
Des cordes sur mon siége, et pour me réveiller,
Dans mon lit de fagots il a porté la flamme,
Il a soufflé l'envie et l'orgueil dans mon âme!
Monté sur un cheval courant, courant toujours,
Il m'a fait galopper et les nuits et les jours,
Et poursuivre mon ombre en croyant suivre un traître.
Dieu garde les cinq sens!... Hélas! au pied du hêtre
Tom a froid; que le ciel te préserve des vents!
Des lutins bigarrés des follets décevans!
Mais je le vois! ici, non, là, voilà sa trace....
Je le tiens! Je le tiens!... la charité de grâce!

LÉAR.

Quoi! ses filles ainsi l'ont donc abandonné!
N'as-tu pu rien garder? leur as-tu tout donné?

LE FOU.

Il a fort à propos gardé sa couverture.

LÉAR.

Eh bien! que les fléaux qu'enfante la nature
Tombent sur les enfans!

KENT.

Seigneur, il n'en a pas!

LÉAR.

Quoi! traître, il n'en a pas! tu mens, par le trépas!
Rien ne peut l'avoir mis dans cette servitude
Que ses filles, te dis-je, et leur ingratitude!
C'est la coutume donc, que, repoussés partout,
Les pères par leur sang soient dépouillés de tout?
Juste punition!... et notre sang fait naître
Ces filles-pélican!

EDGAR.

Là-bas, au pied du hêtre
Pillicock est assis ! Holà ! l'entendez-vous ?

LE FOU.

Je crois que cette nuit va tous nous rendre fous !

EDGAR.

Prends garde au noir esprit ! obéis à ton père ;
Sois vrai ! garde ta foi ! ne jure point ; tempère
La chaleur de ton sang, et ne détourne pas
La femme qui d'un autre a dû suivre les pas ;
Ne mets point de collier au col de ton amante,
Ni de bague à son doigt ;..... Pillicock me tourmente !.

LÉAR.

Qu'étais-tu ?

EDGAR.

J'étais fier, l'orgueil gonflait ma peau,
Je frisais mes cheveux ; j'avais sur mon chapeau

Les gants de ma maîtresse, et sans remords funèbres,
Je commettais souvent l'action de ténèbres;
Je proférais autant de sermens que de mots,
Et sans penser au ciel, qui comble ici mes maux,
Les violais bientôt, à sa face sacrée;
Mon âme était toujours de débauche enivrée;
Des voluptés du jour j'allais me délasser,
Et ne me reveillais que pour recommencer;
J'aimais le jeu, le vin; dans mon libertinage,
Je surpassais le Turc, qui, dans les plaisirs nage:
Mon cœur était perfide et mon esprit léger,
Et mon bras dans le sang aimait à se plonger...
Ne livre pas ton cœur à la fille de joie,
Crains le frémissement d'une robe de soie,
Écarte bien tes pas du séjour ordurier
Et ta main du registre impur de l'usurier.
Et garde-toi surtout de l'esprit de rapine...
Oh! j'ai froid; à travers les buissons d'aubépine
Soufle la bise aigüe!

LÉAR.

Il vaudrait mieux pour toi
Être dans ton cercueil, que dans ce lieu d'effroi,
Vivre ainsi seul et nu. Voila donc ce qu'est l'homme!
Considère-le bien! tu ne dois pas de baume
A la civette; point aux brebis de toison.
Ah! trois hommes ici sont privés de raison!
Mais moi, ne suis-je pas la folie elle même?
Dépossédé des biens que notre nature aime,
L'homme n'est comme moi qu'un stupide animal,
Pauvre, infirme et soumis au noir esprit du mal.
Allons, quittez-moi donc, habits, peaux étrangères!
Honteux déguisemens, parures mensongères,
Loin de moi!...

(Il se déshabille).

LE FOU.

Calme toi, réfléchis au danger;
N'oncle, car cette nuit ne vaut rien pour nager!

Écoute ! un peu de feu dans cette aride plaine
De ronces, de chardons, de frimats toute pleine,
Ressemblerait au cœur de ce vieux débauché,
Par le plaisir enfin vers la tombe penché,
A ce cœur où végète encore une étincelle,
Quand le reste du corps faible et glacé chancelle....
Regardez, regardez! Ah! c'est un feu follet!...

EDGAR.

C'est le mauvais lutin! c'est Stibertigibet,
Il commence sa course à l'heure solennelle
Du couvre-feu; tantôt, nocturne sentinelle,
Il se promène autour des bruyantes cités;
Tantôt loin de la ville et des lieux habités,
Il corrompt des moissons le germe salutaire,
Et jusqu'au chant du coq, va rôdant sur la terre.
Pendant notre sommeil, il vient... et de ses mains
La cécité descend sur les yeux des humains!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE DE GLOCESTER
avec un flambeau.

LÉAR.

Quel est cet homme-là ?

KENT.

Qui va-là? répondez!

GLOCESTER.

Vous même dites-moi ce que vous demandez!

EDGAR.

Je suis le pauvre Tom, qui, parmi les fenouilles,
Se nourrit de crapauds et d'immondes grenouilles,

Lorsque le noir démon l'agite par hazard,
Il mange le vieux rat et le jeune lézard,
Il dévore le chien enterré de la veille;
Et si la soif ardente en son gosier s'éveille,
Il boit le manteau vert des marais endormis;
Au foyer qui pétille il n'est jamais admis;
Errant, battu, chassé de village en village.
Partout il est en butte à l'insulte, à l'outrage
Lui qui jadis avait trois habits pour son dos,
Six chemises, un beau poignard à manche d'os,
Et sur une cavale à grands frais équipée,
En guerre s'en allait, ceint d'une longue épée!
Mais des souris, des rats et semblable fretin,
A Tom, depuis sept ans, ont servi de festin!
Prends garde au noir esprit! ah! laisse-moi, de grâce!
Smolkin, arrête.

GLOCESTER.

Eh quoi! bon Seigneur, votre Grâce.
A de tels compagnons?

EDGAR.

L'esprit noir, je l'ai vu!
On l'appelle Modok et quelquefois Mahu!
Il est gentilhomme.

GLOCESTER.

Oh! notre chair, mon bon maître,
Repousse donc toujours celui qui la fit naître?

EDGAR.

Tom a froid.

GLOCESTER, au roi.

Ah! venez. Je n'obéirai pas
A leurs ordres cruels; Seigneur, suivez mes pas!
Quoiqu'ils m'aient commandé de laisser votre tête
Pendant toute la nuit en butte à la tempête,
Je viens pourtant ici vous conduire en un lieu
Où vous allez trouver et du pain et du feu.

LÉAR.

Je veux m'entretenir avec ce philosophe :
Qu'est-ce que le tonnerre ?

KENT.

Ah ! venez ; qu'on réchauffe
Votre corps.

LÉAR.

Non, je parle à ce savant Thébain :
A quoi travaillez-vous ?

EDGAR.

A fuir le noir lutin,
Le prince de la nuit.

LÉAR.

J'ai deux mots à vous dire —
A part.

KENT à Glocester.

Hélas ! voyez comme il tombe en délire,
Pressez-le de marcher.

GLOCESTER.

Ah ! de grâce, Seigneur,
Venez.

LÉAR à Edgar.

Pardon, pardon, vous, sage plein d'honneur,
Restez, soyez toujours ma vivante lumière !

EDGAR.

Tom à froid !

GLOCESTER.

Camarade ! entre dans ta chaumière !
Et va t'y réchauffer !

LÉAR.

Allons ! entrons-y tous !

KENT.

Par-ici, mon bon maître; oh! venez avec nous!

LÉAR, montrant Edgar.

Avec lui; près de moi je veux toujours mon sage!

GLOCESTER.

Faisons donc ce qu'il veut.

KENT à Edgar.

C'est ici le passage!
Allons, l'ami, venez et n'ayez point d'effroi!

LÉAR à Edgar.

Viens, bon Athénien!

GLOCESTER.

Silence! — Pauvre Roi!

(*Exeunt.*)

LE ROI LÉAR.

FRAGMENT DE SCÈNE.

EDMOND seul.

Nature, ma déesse! à toi toujours lié
Je me voue à ton culte, en ce monde oublié.
Pourquoi donc ramperais-je abreuvé d'amertume
Et courbé sous le joug de l'aveugle coutume?
Et pourquoi permettrais-je aux lois des nations,
A des caprices vains, à des conventions,
Qui donnent à mon frère un trésor sans partage,
De me déposséder de mon juste héritage?
Parce que je suis né douze lunes plus tard,
Pourquoi me flétrit-t-on de ce nom de bâtard?

10

Et pourquoi suis-je vil ? quand les traits de ma face
Sont aussi bien formés, et malgré que l'on fasse,
Lorsque ma taille est droite et souple sans effort,
Mon regard aussi fier et mon bras aussi fort,
Et que je porte enfin tout une aussi belle âme
Que si j'étais sorti de quelque honnête dame ?
Pourquoi donc tous ces noms injurieux ? Pourquoi
M'appellent-ils bâtard! ignoble, — ignoble! moi?
Moi ! qui, dans l'acte libre et saint de la nature,
Ai pris une substance et plus forte et plus pure
Que n'en peuvent fournir ces époux épuisés,
Faibles et languissans, par l'habitude usés,
Qui, méthodiquement, vont dans un lit de glace
Travailler sans plaisir à créer une race
Faite entre le sommeil et le réveil! Oh bien!
Mon légitime Edgar, je prendrai votre bien!
L'amour de notre père à ce que j'en estime
Appartient au bâtard ainsi qu'au légitime!
Je grandis, et du sort je brave les retards!
Allons! Dieux! rangez-vous du parti des bâtards !

SATIRES.

Avete fatto Dio d'oro et d'argento,

(Dante.)

I.

J'aime avec passion la terre d'Italie!
Et j'en parle toujours, et c'est là ma folie!
C'est la terre du vrai, du beau, du naturel.
Or, aujourd'hui, je veux élever sur l'autel
Ces femmes qui, sans prendre un petit air malingre,
Regardent comme fait cette odalisque d'Ingre,

Ne grimacent jamais sous un front emprunté,
Et marchent librement, belles de leur beauté ;
Aiment ce qu'elles font, le font avec franchise,
Se mettent à genoux par terre, dans l'église,
Et le soir, sans penser à ce qu'on en dira,
Battent naïvement des mains à l'Opéra ;
Portent dans leur poitrine et l'amour et la haine,
Et ne rejettent rien de la nature humaine ;
Gardant à leur fidèle un cœur chaud de desir,
Et le stylet romain à qui veut les trahir.

Mais au nord, quelquefois, on voit de ces poupées,
De linge et de chiffons sans cesse enveloppées,
Que l'on pourrait sonder à toute profondeur
Sans rencontrer jamais ce qu'on appelle cœur.
Leurs sens sont accablés de molles léthargies ;
Plantes de serre chaude écloses aux bougies,
Elles veulent pour vivre un air artificiel,
Et se fanent aux feux de l'œil brûlant du ciel.

Des hommes de boudoir, plus efféminés qu'elles,
Se sont chargés du soin de façonner ces belles;
Et comme on fait des airs pour certains instrumens,
Pour elles ont réduit tout, jusqu'aux sentimens.
Aussi qu'en ce pays se rencontre une femme
Aimant, comme on le doit, avec toute son âme,
Quelqu'un ou quelque chose, ou même simplement
La musique, la danse, un divertissement,
For shame! dit le monde, ô femme inconséquente!
Et pour ces puritains, c'est presque une Bacchante.
Or, ces êtres moraux, indifférens, usés,
Traînant dans les salons leurs visages blasés;
Ainsi que d'un grand vice, en leur hypocrisie,
Se gardant de l'amour et de la poésie,
N'est-il rien qui les touche et les remue au fond,
Et les montre à la fin sans masque et tels qu'ils sont?

Comme pour dévoiler sa féroce nature,
Le maître d'un lion lui jette sa pâture,

Qu'on leur jette de l'or, et vous les verrez tous,
Hommes, femmes, bondir ; et d'un regard jaloux
Le couver, témoignant par de longs cris de joie
Que là tendait leur âme et que c'était sa proie ;
Et ces yeux languissans et fermés à moitié
Vont s'ouvrir ; et ces mains, froides à l'amitié,
S'allonger, et montrer à qui voudra les peindre,
Que lorsqu'il s'agit d'or elles savent étreindre ;
Car cet amour de l'or est notre mal cuisant,
Et c'est le seul amour qu'on avoue à présent.

Parisiens ingrats, oublieux des grands hommes !
Un homme pur vivait dans le siècle où nous sommes,
En son sein habitait l'antique loyauté,
Et son cœur ne battait que pour la liberté.
Quand la cupidité tourne toutes vos têtes,
Lui, n'était tourmenté que de pensers honnêtes.
Ce juste est mort, hélas ! et, comme un lourd fardeau,
On s'est vîte empressé de le mettre au tombeau ;

Et le soir, dans vos murs, on ne parlait qu'à peine
Du mort que doit pleurer la terre américaine ;
Qui, ne pouvant avoir comme vous son cercueil,
Plus loin que vous du moins saura pousser son deuil.
Comme Jérusalem autrefois des prophètes,
Vous riez aujourd'hui des saints et des poètes!
Paris, que veux-tu donc qu'il advienne de toi,
Quand tu n'as plus un grain de respect ni de foi ?
Quand, respirant encor l'odeur du cimetière,
Qui recèle à jamais Lafayette en poussière,
Le front voilé de crêpe et l'œil humide encor,
Tu reviens sans pudeur adorer le veau d'or !

Donc, bien qu'en ces beaux jours la féconde industrie
Couvre de ses trésors le sol de la patrie,
Que chaque citoyen, tout gonflé de ses droits,
A leur juste valeur estime enfin les rois;
Que la France, suivant la forme consacrée,
Ait repris ses couleurs et soit régénérée ;

Que la Charte à présent soit une vérité,
Et qu'on nous l'ait redit jusqu'à satiété;
Qu'une fausse Thalie, opprobre de la scène!
Chaque soir à vos fils montre sa face obscène,
Et qu'au lieu de chercher à corriger les mœurs,
Elle jette partout le vice dans les cœurs;
Que la mauvaise foi, l'ignorance et l'envie,
Ces trois chiennes sans yeux, poursuivent le génie;
Que des gens sans aveu, sans foi ni sentiment
Dans tous les carrefours parlent de dévouement.
Que de cet heureux temps la jeunesse dorée,
De cigare et de vin encor toute enivrée,
Pour distraire, en fumant, ses futiles cerveaux,
S'occupe de croiser les races de chevaux;
Tandis qu'au même instant, à ses pieds, sur la terre,
La grande race humaine expire de misère....
Pour cet amour de l'or, ardent, universel,
Pour le culte assidu de son ignoble autel,
Ce siècle ayant fini sa brillante carrière,
Et, comme ses aïeux, ayant fait sa poussière,

Par l'inflexible doigt de la postérité,
Entre les plus mauvais un jour sera compté.

ÉPILOGUE.

Ah! Plutus, Dieu de l'or! par ton souffle flétrie,
Autour de tes autels se traîne ma patrie;
Partout règne la fraude et la cupidité.
Ton temple est le seul temple aujourd'hui visité!
Tous y sont à genoux : les hommes et les femmes
Ne sentent plus en eux que tes terrestres flammes.
Toi seul es Dieu du siècle, ô Plutus! et les cœurs
Ne brûlent plus d'encens aux dieux supérieurs!
Ces grands dieux qui jadis ont traversé le monde
Pour lui faire oublier sa misère profonde,

La foi, le dévouement, la pudeur, l'amitié,
Sans lesquels les humains ne vivent qu'à moitié.
Ah! belles fleurs du ciel, descendez donc encore,
Et, sous nos pieds poudreux, venez, venez éclore;
Venez embaumer l'air de vos parfums divins,
Et comme au premier âge émaillez les chemins.
Et toi, Dieu des Chrétiens, notre céleste père,
Oh! vrai Dieu, prends pitié de cette pauvre terre
Et de la profondeur de ton éternité,
Laisse sur nos enfans tomber la CHARITÉ!

II.

L'autre jour, à Paris, dans la ville où nous sommes,
Un courtier, en causant avec un de ces hommes,
Un de ces financiers, déposa son chapeau
Sur le maroquin vert du splendide bureau.
Le financier trouva la licence incongrue,
Et d'un revers de main le jeta dans la rue.

Or, l'autre avait du cœur ; mais une femme aussi,
Et des petits enfans qu'il nourrissait ainsi,
Et venait au Mondor demander une affaire...
Il se mordit la lèvre, et forcé de se taire,
Maudit l'homme au cœur sec, et l'implacable faim
Qui l'obligeait, hélas! d'en attendre du pain ;
Et ce pere, nâvré jusques au fond de l'âme,
Lâche pour ses enfans et lâche pour sa femme,
Immobile et muet dévora son affront,
Et sortit sans cracher sur cet ignoble front.
Ah! par le ciel! Messieurs de la haute finance,
Qui traitez vos vassaux avec tant d'insolence,
Votre aristocratie est plus lourde à porter
Que celle que nos fronts viennent de rejeter !
La première n'est plus ; prenez garde à la vôtre :
On en ferait bientôt ce qu'on a fait de l'autre !

III.

A M. Alphonse Pepin.

Je voudrais bien encor parler de l'Italie;
Car, je l'ai déjà dit, je l'aime avec folie!
Et, comme un homme ayant regardé le soleil,
Dans l'ombre voit encor son beau disque vermeil,

Moi, je vois toujours Gêne au pied des monts couchée,
Naple et ses orangers, Pise et sa tour penchée;

Et le dôme de Sienne, au clocher jaune et noir ;
Les dames de Venise en gondole le soir ;
L'athénienne Florence, antique et noble ville,
Montrant encor le sang de la guerre civile
Sur le mur crénelé que le temps a noirci,
Et les anneaux de fer du vieux palais Strozzi ;
Et puis le Vatican et sa splendeur étrange ;
Et Raphaël d'Urbin, et Dante, et Michel-Ange ;
La campagne de Rome et ses grands horizons,
Ses terrains sillonnés de sublimes façons ;
Et les beaux chênes verts, amour de la peinture ;
Et l'Italie enfin, et sa large nature ;
Et puis j'ai toujours là, présent devant mes yeux,
Ce prêtre en cheveux blancs qui tient la clef des cieux,
Sans puissance aujourd'hui, pauvre vieillard austère,
Accomplissant, muet, son divin ministère,
Et portant dans sa main le sceptre épiscopal,
Comme un marbre aboli tient le sceptre augural. . . .
Adieu donc cependant, Naples, Rome, Florence,
Terre que je chéris ainsi qu'une autre France!

Et dont l'ardent soleil à la fin éveilla
Un feu qui dans mon sein trop long-temps sommeilla.
Terre, dont la pensée à toute heure m'enivre,
Et pour laquelle, un jour, j'ai commencé ce livre;
Car il faut de l'amour, un cœur libre et joyeux
A qui veut déployer ton manteau radieux;
Et mon âme est de plomb; je souffre, je soupire;
Et tout ce que je vois me pousse à la satire.
Et je sens tous mes nerfs se tendre, et, chaque jour,
Grandir en moi la haine et décroître l'amour.

Le moyen, dites-moi, de souffrir, sans colère,
Ce qu'on jette à présent au stupide parterre,
Ce qu'on lit le matin dans d'infâmes journaux,
Ce qu'on entend le soir sur d'infâmes tréteaux?
Ah! laissez-donc en paix descendre dans la tombe
Les prêtres et les rois, enfin tout ce qui tombe,
Même ceux que le peuple, avec sa main de fer,
Poussait au mois d'août du côté de la mer.

Laissez Napoléon, dans son île lointaine,
Dormir tranquille au bruit de la vague africaine.
Si vous le réveillez, que ce soit hardiment :
Tirez-le tout entier de son froid monument,
Afin qu'on puisse voir, sur cette ombre sublime
S'il n'est point une tache, indice de son crime.
Montrez-vous revêtus de votre dignité,
Poètes, dévoilez toute la vérité.
Or, il est quelque chose, aux fossés de Vincenne,
Qu'on pourrait exhumer et traîner sur la scène :
Le fait est historique.... il est *tragique* aussi.
Mais chacun, diriez-vous, le sifflerait ici :
Il faudrait se résoudre à braver le vulgaire,
Qui sait? les étudians ... Cela ne ne se peut guère.
Depuis que nous avons conquis nos libertés,
Nous nous sentons les bras liés de tous côtés...
Eh bien! silence donc! faiseurs de vaudevilles,
Qui trafiquez chez nous des querelles civiles
En d'ignobles couplets, où le parti des morts
Est lâchement foulé sous les pieds des plus forts ;

Gens qui voulez de l'or, et dont la frénésie
Va profanant partout la sainte poésie ,
Vous que je voudrais voir , ceints de vils tabliers ,
Croupir dans une échope à faire des souliers ,
Car à ce métier-là l'on gagne aussi sa vie ,
Et c'est du moins sans crime et sans ignominie !
Certes, si vous avez à répandre du fiel,
Le temps est bon , messieurs , j'en jure par le ciel !
Sur les vainqueurs du jour on peut se satisfaire :
Mais , de grâce , épargnez des ennemis à terre :
C'est le vice debout , le vice envahissant
Qu'il faut stigmatiser d'un fouet retentissant.
Votre dos à présent , flatteurs de populace :
Les courtisans de rois vous ont cédé la place.
Votre dos, courtisans de Plutus, Dieu de l'or !
Nobles du temps présent qui passerez encor ,
Et qui , dans ces instans de publique souffrance ,
Avec les avocats vous partagez la France.
Aussi grands citoyens, mais moins intelligens ,
Ces banquiers , après tout , sont d'assez pauvres gens ;

Il ne comprennent bien qu'un côté de la vie:
Donc la religion, l'art, la philosophie,
Dans leurs étroits cerveaux ne sauraient pénétrer,
Vu que ces choses-là ne se peuvent chiffrer.
Aussi souhaitent-ils qu'enfin notre patrie
Se change tout entière en fourneau d'industrie;
Car l'homme, suivant eux, vit seulement de pain.
Mais ainsi que son corps, messieurs, son âme a faim!
Et ce n'est pas à vous, gens d'épaisse nature,
Qu'elle ira demander sa sublime pâture:
C'est à ceux qui s'en vont prodiguant de leurs mains
Une manne céleste aux profanes humains,
Les consolent des jours passés dans la poussière,
Et soulagent l'esprit du poids de la matière:
Les poètes divins que vous placez si bas,
Et qui, lorsque vaincus dans les prochains combats,
Vous dormirez couverts par une nuit profonde,
Ainsi qu'aux jours anciens gouverneront le monde,
Eux qui, dans la ferveur du siècle industriel,
Quand tous sont prosternés, seuls regardent le ciel,

Et tandis qu'à grands frais vous faites de *l'utile*
Et des chemins de fer pour des passans d'argile,
Chantent, de peur qu'on dise en voyant tout celà,
Ah! le monde est si vieux que son âme s'en va!

Décembre 1830.

IV.

A M. Alfred de Vigny.

Napoléon, despote, à la France sut plaire;
Ce mitrailleur du peuple est toujours populaire:
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts,
Et ne bronche jamais tant qu'il sent bien le mors;
C'est un cheval rétif au cavalier timide,
Et docile à la main qui lui tient haut la bride.

Or, le peuple français comprend l'égalité,
Mais il profane encor la sainte liberté.
Ces paroles, lecteur, doivent te sembler dures :
Tu peux, si tu le veux, les prendre pour injures,
Mais, dût-on m'appeler ami de CHARLES DIX,
C'est là ce que je pense, et partant, je le dis.
Donc, messieurs du pouvoir, qui, dans ces temps de crise,
Avez courbé le dos sous la grande entreprise,
Gouvernez ; gouvernez, c'est là votre métier ;
Et tenez-vous toujours fermes sur l'étrier ;
Et si votre cheval a l'humeur volontaire,
Qu'il veuille, en se cabrant, jeter son maître à terre,
Il faudra, cavaliers, le mater rudement,
Arrêter, et non pas régler son mouvement.

Voyez en quel état est notre pauvre France,
Et comme son beau corps se tord dans la souffrance !
Ses enfans bien aimés en pleurs, et leurs cerveaux
Se creusant à chercher remède à tant de maux ;

Ses lugubres cités, champ de bataille étrange,
Où vainqueurs et vaincus sont couchés dans la fange;
Les plus forts abattus et ceux-là consternés,
Qui portaient leurs fronts haut et d'espoir couronnés;
L'ambition partout, nulle part le génie;
La foi morte en nos cœurs, l'Église à l'agonie;
Comme des histrions avides de succès,
Des prêtres chantant vêpre et la messe en *français*,
Et dans une boutique, en autel travestie,
Faisant couler le sang de la divine hostie!
Et cependant l'Europe entr'ouvrant à la fois
Mille volcans nouveaux sous les pieds de ses rois,
Qui, pâles de terreur, se lèvent sur leurs trônes,
Et portent, tout pensifs, la main à leurs couronnes.
Le sol tremblant sous nous, et la société
Marchant comme un aveugle et sans but arrêté!
Ah! par le ciel! messieurs, punissez les coupables;
Et si, comme on le dit, vous en êtes capables,
Ailleurs que sur les plis d'un drapeau tant fêté
Unissez donc enfin l'ordre et la liberté!

Et toi, peuple, torrent dont le flot indocile
Gronde et bondit encor dans cette grande ville,
Laisse, laisse debout ces sacrés monumens,
Vénérables témoins de tant d'événemens,
Contempler, à travers leurs rosaces gothiques,
L'émeute au pied confus, sur nos places publiques.
Que les coups du bélier cessent de retentir :
Assez, assez détruit! il est temps de bâtir.
Citoyens, balayez ces monceaux de ruines,
Et cherchez l'architecte aux belles mains divines!

Mais si, le long des quais, les jours étant venus,
La rouge GUILLOTINE élevait ses bras nus,
Alors frappez, marteaux, et vous, fourches pesantes,
Abattez, renversez, et sous vos dents puissantes
Faites craquer ses os, et lambeau par lambeau,
Déchirez l'effrontée, avant que son couteau,
Luisant comme l'éclair au fort de la tempête,
Ne jette au vil panier une coupable tête;

Car, après le coupable il faudrait l'innocent,
Ce monstre-là buvant toute espèce de sang.

Mais, à quoi bon prévoir de si grandes misères,
Et rappeler ces temps si funestes aux mères?
Temps qu'on ne verra plus; car, on nous l'a juré,
Depuis six mois entiers l'homme est régénéré!
D'ailleurs, les nations valent-elles la peine
Que pour leurs intérêts on affronte la haine
De ces écervelés, Brutus d'estaminet,
Planteurs de l'arbre droit au sinistre bonnet?
Certe, a voir ce qu'on gagne aux affaires publiques,
Je prends en grand pitié les hommes politiques,
Qui passent devant nous d'un air si dédaigneux,
Et qui devraient garder tout ce dédain pour eux;
Pour eux, dont le cœur vide obéit à la tête,
Dont le deuil est si long, et si courte la fête;
Pour eux, tristes jouets de l'aveugle destin,
Qui sur leurs gradins verts vient les prendre un matin,

Les porte à la fortune avec un tour de roue,
Avec un autre aussi les jette dans la boue ;
Papillons qui s'en vont, d'un vol précipité,
Se brûler au flambeau de la publicité ;
Puis, traînant l'aile, vieux, dans une solitude,
Se plaignent des partis et de l'ingratitude!

Alfred, ce n'est pas toi qui voudrais, à ce prix,
T'asseoir à leurs côtés, sous leurs vastes lambris,
Comme un cygne tombé dans un marais immonde,
Souiller ta plume blanche en la fange du monde,
Et mêler, pour la perdre en ce bruyant séjour,
Ta parole immortelle à leur fracas d'un jour!
Non, non, ce n'est pas là le poste du poète :
La muse chante au temple, ailleurs elle est muette!
Comme on fait aujourd'hui, toi, tu ne voudrais pas
Prostituer ta lyre aux choses d'ici-bas :
Tu l'estimes trop sainte, et méprisant la ruse,
Tu n'attachas jamais de cocarde à ta muse.

Les dieux Lares sont tout et le Forum n'est rien
Pour moi, qui place l'homme avant le citoyen :
Fi de l'ambition, vieille à l'humeur grondante,
Épouse que l'on prend quand on n'a plus d'amante,
Quand aux émotions qui l'avaient tant charmé
Le pauvre cœur humain est tout entier fermé !

Ami, l'amour de Dieu, de l'art et de la femme
Est le seul aliment digne d'une belle âme :
Celui qui ne sent pas, au midi de ses jours,
Habiter en lui-même un de ces trois amours,
Est mauvais à mon sens, et fût-il *populaire*,
Je le tiens enfanté dans un jour de colère,
Et je ne voudrais pas, pour son fragile bien,
Porter dans ma poitrine un cœur pareil au sien.

Avril 1831.

V.

O toi mère du Cid, toi sa belle patrie,
Espagne, vieux berceau de la chevalerie,
Tu n'as plus les bûchers de tes inquisiteurs;
Mais prends garde à présent aux régénérateurs,
Prends garde qu'au milieu de ta noble carrière
A tes TORQUEMADA succède un Robespierre;

Par le fer ou le feu, toujours, toujours du sang,
Hélas ! c'est le progrès dont on nous parle tant;
Que le passé du monde et de ta sœur aînée;
Soit présent à tes yeux dans cette grande année;
La France, tu le sais, pour essuyer ses pleurs
Vit arriver un jour, un tas d'adorateurs
Et trois cents bouches d'or pleines de belles choses,
Sur son front rajeuni répandirent des roses;
On l'endormit enfin par ce jargon nouveau.....
Elle se réveilla dans les bras du bourreau,
Tous les bons à cet homme avaient livré leur tête;
Deux justes survivaient en cette horreur muette
L'homme avait une lyre et la femme un couteau,
Et tous les deux ainsi montaient à l'échafaud,
Car l'un faisait au crime une implacable guerre
* Et l'autre, de MARAT avait purgé la terre!

* André Chénier et Charlotte Corday.

VI.

I.

Quand le grand Hayden, dont Vienne était ravie
Sentit qu'il approchait du terme de sa vie,
Ce vénérable roi des chants mélodieux,
Comme un père mourant, vînt faire ses adieux,
Avant que son oreille à jamais fut fermée,
A la Création, sa fille bien-aimée.

La loge impériale avec respect s'ouvrit,
Et près du souverain le vieux maître s'assit
Au milieu des flambeaux et des parfums de l'ambre ;
Et l'on était alors à la fin de décembre.
La princesse Thérèse, enfant de l'empereur,
Qui sous son corset d'or avait pourtant un cœur,
Jetant là l'étiquette au cri de la nature,
Entoura le vieillard de sa riche fourrure,
Et tous les spectateurs, se levant à la fois,
Applaudirent soudain d'une commune voix
Et l'artiste divin et la royale fille,
Qui semblaient ne former qu'une seule famille.
Sur cet antique sol de l'hospitalité
C'est ainsi qu'à la cour le génie est traité ;
Non pas ainsi chez nous, et la royale hermine
Rougirait de toucher son épaule divine !
Quelquefois seulement, lorsque les temps sont froids
Le bruit de sa détresse arrive jusqu'aux rois ;
Et pour le réchauffer, pour couvrir sa misère,
On lui jette du trône un vêtement vulgaire,

Et l'homme de génie et l'homme de bureau
Cheminent tous les deux sous le même manteau !

II.

Un poëte du ciel au printemps de sa vie,
Mordu de tous côtés par la dent de l'Envie,
Grandissait cependant, et d'un bras de géant
Fendait l'humide sein du terrible Océan,
Qui rugissait sous lui ; les vents et la tempête,
Pendant dix ans entiers avaient battu sa tête,
Et se jouant des vents, l'intrépide nageur,
Avançait, avançait tant il avait de cœur !
Et sur les flots, malgré l'effrayante marée,
Levait toujours sa tête et sa lyre dorée.
Ce nageur à la fin, par un dernier effort,
Et tout blanchi d'écume, est entré dans le port,

Et sur le sable assis après tant de souffrance,
Sèche ses blonds cheveux au beau soleil de France,
Dont les plus purs enfans, venant par les chemins,
Lui font avec amour, un trône de leurs mains
Et la terre partout à son souffle fleurie,
Bondit sous le poète, honneur de la patrie!

III.

La sainte poésie et la musique sainte,
Paris, ne règnent plus dans ta coupable enceinte;
Mais, comme aux temps impurs des antiques Césars,
La danse à l'œil lascif, le dernier des beau-xarts,
Et la chanson lubrique et la peinture obscène,
Le drame sans pudeur, opprobre de la scène,
Et Plutus, dieu de l'or, chargé de sacs pesans
Et tous les dieux du ventre, et tous les dieux des sens!
Si bien que le burin en gravant votre histoire

Appellera ce temps le second *Directoire* ;
Ce règne de la chair pourtant devra finir
Et ce n'est pas à vous qu'appartient l'avenir ;
Car après ces momens de rut et de délire ,
Ceux-là qui croient à l'âme, entreront dans l'empire.

VII.

I.

A M. Alfred de Montebello.

Le terrible boulet avait brisé ses os ;
Et sur son lit de camp, en proie à mille maux,
Abandonné de tous et de la médecine,
Tirant avec effort sa voix de sa poitrine ,
Sans ressentir pourtant faiblesse ni terreur,
Il s'écriait toujours : *L'Empereur, l'Empereur !*

Qu'il voulait l'Empereur, lui parler et l'entendre.
Lui dire qu'il devait vivre pour le défendre.
« Ah Sire! n'est-ce point que je ne mourrai pas,
« Qu'ils mentent tous? » Et puis il lui tendait les bras,
Et, s'attachant à lui, comme on fait à sa proie,
Comme à l'esquif sauveur le marin qui se noie,
Et menaçant toujours de l'œil les ennemis,
Il lui prenait les mains, il touchait ses habits,
Comme si celui-là, par son puissant génie,
Pouvait, pareil au Christ, suspendre l'agonie.
« Non, tu ne mourras pas, répondait l'Empereur,
« Pour me servir encor, j'ai besoin de ton cœur! »
Pourtant, comme Dieu seul ôte et donne la vie,
Cette âme généreuse au monde fut ravie.
Napoléon pleura!.. la grande armée en deuil,
Vint le voir sous sa tente et suivit son cercueil;
Et l'Empereur fit plus, pour honorer sa cendre
Que pour Éphestion n'avait fait Alexandre.

II.

Les grenadiers à pied, aux larges revers blancs,
S'avançaient les premiers et venaient à pas lents,
Les fusils renversés, l'aspect sombre et sévère,
Les crêpes aux drapeaux, l'œil baissé vers la terre,
Et les lourds artilleurs conduisant leurs canons,
Et faisant retentir le sol sous les caissons;
Puis après, les dragons, ceux de l'Impératrice,
Les chasseurs à cheval à la verte pelisse,
Sabretache pendante, au bras le doliman,
Suivis des Mamelucks au moresque turban,
Avec ces Africains, leurs vieux compagnons d'armes,
Confondant en ce jour leurs aigles et leurs larmes;
Et les chevau-légers, ces braves Polonais,
Qui versaient tout leur sang pour nous autres Français;
Pour nous, qui n'avons su dans sa grande agonie,
Qu'envoyer une aumône à leur pauvre patrie!

Et puis venaient des chants et de pieuses voix,
Le clergé de Paris avec toutes ses croix ;
Car, afin d'honorer si haute renommée,
L'Empereur unissait et l'Église et l'armée ;
Et le cercueil enfin entouré de drapeaux,
Et tiré lentement par quatre noirs chevaux,
Et derrière le char, le cheval de batailles
Suivant, le col baissé, les belles funérailles ;
Et les tambours voilés aux sombres roulemens,
Et le tamtam d'Asie aux aigres tintemens,
Et moi, qu'en ce moment le noir malheur assiège,
Tout enfant, je voyais défiler ce cortège,
Et son aspect lugubre a bien dû m'attrister,
Puisque après vingt-cinq ans je puis le raconter.

III.

Hoche, Lannes, Desaix, natures héroïques!
Beaux restes de courage et de vertus antiques;
Votre cœur était pur à l'égal de vos mains.
Le peuple, à vos soldats, venait par les chemins,
Sans jamais redouter le vol ni la rapine,
Présenter le froment et la liqueur divine;
Le luxe n'était point assis dans vos palais,
Comme aux palais du Russe et des nababs anglais.
A d'autres les trésors volés à l'Allemagne,
Les madones d'argent de la chrétienne Espagne,
Et ses flambeaux d'église, et ses doublons royaux,
Et ses moines priant dans ses graves tableaux!
Hélas! en ces momens de publique souffrance,
Votre vertu romaine eut consolé la France;
Et lorsque sous ses coups l'Algérien tomba,

Pour elle eut conservé l'or de *la Casauba;*

Mais avec vous, grand Dieu! La vertu militaire...

Dans son cercueil d'airain dort-elle donc sous terre?

VIII.

Le démon précurseur des discordes civiles
Fait retentir sa voix au milieu de nos villes;
L'Europe tout entière écoute, et sourdement
Se prépare en silence au grand enfantement;
Et des hommes, fauteurs de toutes ces tempêtes,
Osent encor lever leurs méprisables têtes;

Et les rois aveuglés, de crainte du trépas,
Les nomment leurs sauveurs et courent dans leurs bras;
Ces bras qui, maintenant, tendus à la rapine,
Resteront froidement croisés sur leur poitrine,
Le jour où, délivrés de ce fatal bandeau,
Pauvres rois! vous serez sur le bord du tombeau!
Malheur, malheur à vous qui perdez ma patrie!
A vous qui la pillez après l'avoir flétrie;
A vous qui ferez dire à nos derniers neveux :
En France il n'est donc pas six hommes vertueux!
Eh bien! s'il en est un dans l'obscure tanière
Qui conserve en secret sa pureté première,
Qu'il sorte donc enfin de cet infâme lieu,
Et, revoyant le ciel, qu'il rende grâce à Dieu!
Séparez aujourd'hui le bon grain de l'ivraie,
De peur qu'ayant enfin pitié de notre plaie,
La foudre en écrasant ce cénacle hideux,
Ne rencontre demain un juste au milieu d'eux!

IX.

Ceux qui sont purs de vice et de cupidité ,
Vivant dans la retraite et dans l'austérité ,
Quand ils viennent un jour sur la place publique,
Satisfont , par le fer, leur amour politique ;
Ceux-là qui sont plus doux , n'ont pas d'autres vertus ,
Et sont tous courtisans du roi de l'or, Plutus ;

Ils n'aiment pas le sang, ils ont de l'indulgence ;
Mais comme dans un bois dévalisent la France !
Ne trouvera-t-on pas, enfin, Dieu tout-puissant !
Un homme qui n'ait soif ni de l'or ni du sang ?

X.

Lorsqu'ayant apaisé la discorde civile,
Henri de France entra dans Paris, sa grand' ville,
Il entendit la messe, embrassa les ligueurs,
Et, comme son royaume, il reconquit leurs cœurs;
Sans plus penser à ceux dont la loyale épée,
Lui remettait au front sa couronne usurpée,

Ainsi le monde est fait ; ainsi grands et petits,
Habitant sous le chaume où les sacrés lambris,
Nous oublions celui qui nous donne son être,
Et nous courons après le cœur sec ou le traître ;
Car l'ami, c'est le chien du logis dans son coin,
Qu'on flatte quelquefois, et qu'on bat au besoin,
Et qui lèche toujours et demeure fidèle ;
L'autre, c'est une bête, indocile et rebelle,
Sur laquelle le pied ne peut se reposer,
Et qu'enfin on voudrait pouvoir apprivoiser!

XI.

JÉSUS-CHRIST.

AUX NOUVEAUX PHARISIENS

Lorsque les Séraphins du haut du firmament
Fixaient sur les humains leurs yeux de diamant,
Et pour me voir mourir au sommet du Calvaire,
Sur les nuages d'or se penchaient vers la terre,
J'espérais, en mourant, qu'au lointain avenir
Et la haine et la guerre un jour devraient finir;

Car j'avais aboli les anciens sacrifices,
Le ciel ne voulait plus des boucs ni des génisses,
Et mon sang devait être, à vos sacrés autels,
Le dernier sang versé par la main des mortels.
Vous êtes revenus à la loi de Moïse,
Vous avez mis du sang aux mains de mon Église,
Et vous avez tué! Votre perversité
A souvent méconnu la douce Charité.
Vous avez oublié qu'au temple, sur la terre,
Je pardonnai jadis à la femme adultère.
Vous avez été durs, inflexibles, glacés,
Et vous avez marché sur des cœurs terrassés,
Exigeant la vertu dans vos terrestres fanges,
Quand mon père a trouvé le vice chez ses anges;
Or, moi, je le déclare et le dis en ce jour,
Docteurs, la loi nouvelle est une loi d'amour.
Un homme cependant, mon grand Vincent de Paule,
A suivi l'Évangile et compris ma parole.
Aussi, je vous le dis, serein et radieux,

Il voit incessamment mon père dans les cieux,
Et s'il n'était pour vous tout le jour en prière,
Maudits, vous seriez tous rentrés dans la poussière;
Car, je vous le répète, et le dis en ce jour,
La premiére vertu des chrétiens, c'est l'amour!

O toi! crucifié, qui reçus sur la terre,
Par la main des Hébreux, une mort volontaire;
Pardonne, si le feu de l'indignation
M'inspire ce discours et cette fiction.
Le monde, hélas! depuis le temps des paraboles,
N'eut jamais plus besoin de tes saintes paroles.
Tout homme règne ici, plus d'ordre ni de rangs,
Et la terre de France est pleine de tyrans,
De sectaires, qui vont pressant ton cœur de père,
Pour en faire sortir et l'épée et la guerre;
Toi seul peut les confondre, ô sacré Rédempteur;
Car toi seul est le maître et le Révélateur;

Toi seul, divin Jésus, de cette fange immonde
Une seconde fois tu peux tirer le monde;
Car toi seul apportas la sainte égalité,
En apportant l'amour avec la Charité.

XII.

Jusqu'ici trois fléaux ont désolé la terre :
La superstition , l'égoïsme et la guerre.
La première n'est plus : la guerre veut en vain ,
Terrassée à demi, lever son bras d'airain ;
L'égoïsme est debout , et tout pâle de crainte ,
Presse une bourse d'or d'une dernière étreinte

Et voyant qu'à la fin son règne va passer,
Il caresse cet or et paraît l'embrasser.
Ah! caresse-le bien ce Dieu qui fait ta joie;
Car le bel avenir te ravira ta proie!
Sens-tu sur tes vieux os souffler de tout côté,
L'air brûlant de l'AMOUR et de la CHARITÉ?
Égoïsme! égoïsme! Ah! de sa noble enceinte
Près d'enfanter le jour de l'*égalité sainte*,
La France te repousse et te rejette enfin,
Comme la grande mer qui se lève, et soudain
Rejette puissamment, au jour de la tempête,
Une algue sans valeur qui profanait sa tête.
Et vous, gens de l'*empire* et de la cour des rois,
Ou de la *République*, enfin, gens d'autrefois,
Ne sentez-vous donc pas que depuis tant d'années,
Que vous nous ballottez dans vos mains décharnées,
Quelque chose de pur, invisible à vos yeux,
Sur la terre de France est descendu des cieux?
Et que ce jeune siècle, espérance du monde,
Sur vos fronts décrépits lève sa tête blonde,

Et regarde à l'entour s'il n'apercevra pas
Une main jeune aussi pour diriger ses pas ?
A vous voir, spectres blancs, vous disputer encore
Le droit de gouverner l'âge qui vient d'éclore,
On dirait trois mourans, les pieds dans le tombeau,
Se disputant à qui prendra soin d'un berceau ;
Votre règne est passé : je vous le dis. Arrière !
A d'autres, maintenant, l'orageuse carrière ;
A d'autres la tempête ou bien le ciel serein ;
A d'autres le navire au grand timon d'airain.
Tout l'Occident écoute, et, sur sa plume oisive,
Naples est palpitante et demeure pensive ;
Londre attend comme un homme, et Madrid est rêveur
C'est que le siècle est né qui sera le *Sauveur !*

ÉLÉGIES.

Dies mei sicut umbra declinaverunt
sicut fœnum arui.

Psal.

I.

Depuis quatre ans entiers, je ne sais plus, mon Dieu !
Comme est-ce que je vis, en quel temps, en quel lieu,
De sinistres clameurs mon oreille est frappée,
Et je suis nuit et jour regardé par l'épée!
Et cependant, voyez, je n'ai point enlevé
Le pain de l'orphelin couché sur le pavé.

Je ne suis point félon, et couvert du mystère,
Je n'ai pas chez autrui fait entrer l'adultère,
J'ai connu le foyer et la sainte amitié;
Des pauvres malheureux j'ai toujours eu pitié ;
Mais depuis que je vis dans ce monde où nous sommes,
Je n'ai jamais vécu comme les autres hommes :
Ce que j'avais de bon, ne se fit jamais jour
Au travers de l'airain qui, sous un triple tour,
Emprisonna sans cesse et mon âme, et ma vie,
Et fermé pour l'amour, s'ouvrit à la folie.
Mon cœur poète, ardent, qui toujours adora
Le sublime et le beau quand il le rencontra,
Pour les femmes, Seigneur, votre image divine,
Hélas! n'a point assez battu dans ma poitrine.
J'étais froid, sans amour, et j'oubliais souvent,
Insensé que j'étais, que tout être vivant,
Qui tente de marcher sans s'appuyer sur elles,
Est comme un passereau qui veut voler sans ailes!
Aussi, quand chaque jour, par la douleur vaincu
Je réfléchis, hélas! comme j'ai mal vécu

Quand je porte, pensif, mes regards en arrière,
Je ne vois que le vide en ma triste carrière ;
Tel qu'un soldat, la nuit en védette placé,
Le bien rare, isolé, perdu dans mon passé ;
L'inutile partout, dans cette solitude,
De là pour l'avenir ma grande inquiétude !
Et cependant, mon Dieu, Seigneur Dieu de bonté
Qui m'allez recevoir dans votre éternité ;
Vous pouvez s'il vous plaît, voyant un tel supplice,
Relever le pécheur au bord du précipice;
Car j'ai lu qu'autrefois, dans le monde premier,
Vous avez sauvé Job assis sur son fumier !

II.

Quelquefois, au matin, je vais à Saint-Denis,
Chez un prêtre bien vieux, que je connus jadis,
Qui de bonne heure en moi jeta cette semence
Destinée à germer quand finit l'existence ;
Et quand la pâle Mort, nous tenant aux cheveux,
N'écoute rien de nous, ni repentir, ni vœux ;

Lorsque je suis assis dans son saint presbytère,
Cet homme pur me parle avec un ton de père,
Et j'y vais bien souvent pour mourir dans ses bras;
Mais je suis si mauvais que Dieu ne le veut pas!

III.

SONNET.

Depuis long-temps je suis entre deux ennemis,
L'un s'appelle la Mort, et l'autre la Folie ;
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie...
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis !

Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,
Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
J'entr'ouvre mon linceul et sur moi je gémis.

— Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
Et, debout comme nous sur la terre où nous sommes,
Nous survivra peut-être encor plus d'un hiver!

— Oui, comme le Polipe aux poissons de la mer,
Ou comme la statue en sa pierre immortelle,
Survit à ceux de chair qui passent devant elle!

IV.

Imagination, reine aux fraîches couleurs,
Toi qui couvres nos fronts d'un nuage de fleurs,
Ravissant les humains d'extases non pareilles,
Quand même cent clairons sonnent à leurs oreilles,
Dis-moi, reine, dis-moi, parle, comment fais-tu
Pour visiter encore un homme si perdu ?

Benché suonin d'intorno mille tube.
(DANTE.)

Et comment, le matin , lorsque je me réveille,
Vois-je encor rayonner ta figure vermeille?
Et je me lève alors, et tout près du trépas,
Sans trop savoir pourquoi, je m'attache à tes pas ;
Et marchant comme fait l'aveugle dans la rue,
Je suis en trébuchant une route connue;
Car, tout courbé qu'il est sous une main de fer,
L'homme fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier ;
Et bien fol est celui dont la tête affaiblie
Croit, au bord du cercueil, pouvoir changer de vie !

V.

Je me disais un jour : Je vivrai sans douleur !
Je ne sais ce que c'est que les peines du cœur ;
Je n'ai senti l'amour qu'au livre de Shakspeare,
Et la réalité sur moi n'a pas d'empire !
C'est ce que je disais dans ma perversité,
Croyant tromper la loi de notre humanité.

Or, tandis que cela se passait sur la terre,
Dieu disait dans le ciel, retenant son tonnerre :
O toi qui te vantais de n'avoir pas souffert,
J'étendrai sur tes reins une verge de fer,
Et je te frapperai d'une plaie incurable,
A te faire envier le dernier misérable.
De même qu'un voleur qui se glisse sans bruit,
Le malheur dans tes os pénétrera la nuit,
Après avoir un soir en disputes frivoles,
Avec feu, dépensé d'inutiles paroles,
Tu te réveilleras, le matin, desséché
Comme l'arbre pourri sur la terre couché ;
Pourtant tu paraîtras encore à quelque fête,
Où tu transporteras un corps privé de tête :
Tu parleras encor comme un homme vivant,
Immobile, au milieu de ce monde mouvant;
Et puis tu rentreras le soir dans ton alcôve
Ainsi qu'en sa tanière entre une bête fauve ;
Et le mal travaillant tous les jours sourdement,
Tu sentiras enfin l'odeur du monument :

Alors tu jetteras un coup d'œil en arrière ;
Et voyant tant de vide en ta courte carrière,
Comme le moissonneur, qui sent la nuit venir,
Se courbant sur sa faulx se hâte de finir,
Tu voudras bien remplir tes dernières journées,
Par un mois de vertu racheter tant d'années ;
Mais sachant mal attendre et l'homme et le moment,
Tu n'agiras jamais avec discernement ;
Tu voudras tout à coup sortir de ta nature
Et tu feras le bien sans règle ni mesure ;
Et les hommes, voyant cette confusion,
Diront, branlant la tête : *Il n'a plus sa raison !*
Le bien que tu feras s'appellera faiblesse :
Si tu veux aux enfans faire quelque caresse,
Malheureux ! les enfans ne sauraient plus t'aimer,
Voyant ta main s'ouvrir et ton cœur se fermer ;
Et toi, qui dédaignais les hommes de ton âge,
Les trouvant au-dessous de ton grave langage,
Tu seras trop heureux, dans tes derniers instans,
D'échanger ce langage avec quelques enfans !...

Grâce, grâce, Seigneur, grâce pour le coupable !
Exterminez en moi ce penser qui m'accable !
Ce que je viens de lire, hélas ! est arrivé :
Puissé-je user ma lèvre à baiser le pavé,
Être forçat au bagne et, courbé sur la rame,
Entendre chaque coup retentir dans mon âme ;
Mais sentir que je vis ! souffrir, souffrir, souffrir!
Et puis dans la douleur succomber et mourir !
Mais c'est trop demander! la juste Providence
M'a même refusé cette amère existence;
Pleurer, c'est encor vivre ? Ah! pauvre humanité !
Courbée au joug de plomb de la fatalité!
Chaque homme dans ce monde a quelque chose à faire;
Et vivre sans sentir, moi, c'était mon affaire!
Et d'un mal inconnu je devais être pris,
Et je devais écrire un jour ce que j'écris!

. . . .

. . . .

VI.

Jeune homme, qui jadis en l'humide Angleterre
Avez accompagné ma constante misère,
Et qui, depuis un an, revenu dans Paris,
Retrouvez tous les soirs les plaisirs et les ris;
Et le matin, penché dans votre solitude,
Savourez à longs traits les livres et l'étude :

Quand la neige au-dehors couvrira la maison ,
Quand le sol frémira sous sa blanche toison ,
Alors que vous serez au sein de la famille ,
Près de la table ronde et du feu qui pétille ,
Avec votre bon père et vos deux jeunes sœurs ;
De ce vrai paradis goûtez bien les douceurs ;
Et, poussant vers le ciel une ardente prière,
Demandez qu'il vous fasse une longue carrière ,
Si vous devez garder, pendant long-temps encor,
Le foyer paternel, ce précieux trésor !
Comme l'a dit Stello : LA SOLITUDE EST SAINTE ;
Le poète doit vivre en une triple enceinte ,
Voir les hommes agir et ne pas s'y mêler,
Pour qu'au moins un vivant puisse les contrôler.
Que d'autres, soulevant de sanglantes tempêtes ,
Couvrent la mer d'exils, et l'échafaud de têtes ;
Et jetant à tous vents le nom de liberté
Écrasent à ce nom la pauvre humanité :
Vous, écartez vos pas de la place publique ,
N'estimez pas si haut cet amour politique ,

Qui, pour se satisfaire en ses goûts dépravés,
Voudrait de sang humain arroser les pavés.
Demandez-le, l'amour, à quelque jeune fille,
Qui vienne rougissante augmenter la famille;
Et, quoique le sectaire en puisse déclamer,
Jeune homme de vingt ans ne craignez pas d'aimer ;
Car, moi, je vous le dis: alors que dans une âme
L'amour chaste, ici-bas, vient allumer sa flamme,
Au lieu de l'affaiblir et de l'efféminer,
C'est un ressort de plus qu'il semble lui donner;
Ce qui paraîssait dur devient facile à faire,
Et l'homme alors bénit ce flambeau qui l'éclaire;
Et, nourri chaque jour du céleste aliment,
Il se conserve pur pour le grand dévouement.
Ami, jusqu'à ce jour que votre cœur envie,
Ne troublez pas sitôt l'azur de votre vie ;
Car tout sentier est bon qui mène à bonne fin,
Et l'on n'arrive pas que par le grand chemin.

VII.

A M. Victor Hugo

APRÈS LA REPRÉSENTATION DE LUCRÈCE BORGIA.

Parmi les assistans, hier, la mort dans l'âme,
J'étais moi-même acteur dans ce terrible drame;
Et quand la Borgia, comme un diable aux damnés,
Apparut tout à coup à ses empoisonnés,
Ainsi que Gennaro, devant la salle entière,
Je fus près de crier : Il faut une autre bière!

Car sur mon siège même, à cause de mon mal,
J'étais enveloppé par le cercle fatal ;
Et ces moines romains, au masque redoutable,
Qui, de leur noir cordon cernant la grande table,
Refoulaient la chanson aux gosiers interdits,
Chantaient aussi pour moi le saint *De profundis*.

VIII.

« Les oiseaux, qui chantaient l'an passé, tout petits,
« Ami Sancho, vois-tu, ne sont plus dans leurs nids. »
C'est ainsi que parlait d'une voix expirante,
L'insensé chevalier de l'Espagnol Cervante,
Quand, auprès de son lit, son fidèle écuyer
En le voyant si mal, s'efforçait d'essuyer,

Du pan de son pourpoint, les véritables larmes
Qui de ses pauvres yeux ruisselaient sur ses armes.
Vous qui l'avez aimé, lecteur, souvenez-vous :
Sage était son discours, ses actes étaient fous !

IX.

A Madame Sophie Blanche.

Quand la douce santé loin de sa couche a fui,
Celui-là peut mourir qui ne vit que pour lui.
Mais vous, vous souvenant dans la douleur amère,
Que vous êtes épouse et que vous êtes mère,
Puisque le Dieu du ciel vous donna des enfans,
Demandez-lui pour eux, de vivre encor long-temps.

Les hommes ont besoin d'abord qu'on les élève ;
Puis, lorsqu'en eux circule une bouillante sève,
Cette main qui jadis fut leur premier soutien,
Doit les guider toujours et les conduire au bien ;
Ainsi pour vos enfans : avec votre courage,
Madame, vous pouvez les servir à tout âge,
Car l'amour maternel, qui jamais ne s'endort,
* Donne le lait au faible et puis le pain au fort.

* Bossuet.

X.

Pellico, Manzoni, N......, belles âmes,
Qui brûlez tout le jour des plus divines flammes,
Nobles italiens, tendez-moi donc la main ;
Car, en votre pays, j'ai fait tant de chemin,
Qu'arrivé sans haleine au bout de la carrière,
Je suis comme l'aveugle assis sur une pierre !

Toi, surtout, Pellico, le plus jeune des trois,
Qui te courbas pourtant sous la plus lourde croix;
Je lisais hier soir dans ton livre sincère,
Le temps qui précéda ton atroce misère,
Comment à Saluzio, dans ton jeune printemps,
Tu fus chéri, jadis, par tes bons vieux parens;
Et venu dans Milan, de ta ville natale,
Tu visitais le soir la porte orientale,
Avec Monti, de Brême et le comte Porro,
Encore insouciant du *Carcere Duro*,
Comme l'agneau qui joue et va par la prairie
Sans prévoir le couteau qui lui prendra sa vie;
Puis ton triste voyage aux pays allemands,
Où pourtant tu trouvas encor des cœurs aimans.

Avant d'être frappé de la verge fatale,
Hélas! j'eus comme toi ma porte *orientale;*
Un riant avenir alors m'était promis,
Et je me promenais avec mes chers amis,

Avec Léon, chez qui, de la terre étrangère,
Deux fois je vins trouver l'âme et les soins d'un frère,
Comme au tomber du jour, le fidèle ramier,
De tous les points du ciel revient au colombier.
Quand quelque chose encor me ravit et m'enivre
Je l'apporte à Léon, je lui porte ton livre:
Si par hasard sans lui je me plais quelque part,
J'en suis fâché, je crois que je vole sa part.
Depuis quatre ans, vois-tu, son influence arrête
La mort, qui tout le jour vole autour de ma tête,
Et mieux que tous les soins du grave médecin,
L'empêche d'approcher et d'entrer dans mon sein.
Quand je suis loin de lui, je retombe en démence,
Hélas! et ne suis plus qu'une pierre qui pense!
Et je ne dirais pas, vois-tu, ce que j'écris;
Car avec mes amis, ou je chante ou je ris!
Silvio, tu te connais en amitié divine,
Est-ce bien elle, dis, qui vit dans ma poitrine?
Ame des anciens jours, illustre Italien,
Tu m'as dit tes amis, moi je te dis le mien.

XI.

Que ne suis-je couché dans un tombeau profond !
Percé comme Farcy d'une balle de plomb,
Lui, dont l'âme était pure, et si pure la vie,
Sans troubles ni remords également suivie !
Lui qui, lorsque j'étais dans l'*Ile Procida*,
Sur le bord de la mer un matin m'aborda,

Me parla de Paris, de nos amis de France,
De Rome qu'il quittait, puis de quelque souffrance......
Et s'asseyant au seuil d'une blanche maison,
Lut, dans André Chénier : *O Sminthée Apollon !*
Et quand il eut fini cette belle lecture,
Emu par le climat et la douce nature,
Se leva brusquement, et me tendant la main,
Grimpa, comme un chevreau, sur le côteau voisin.

XII.

Auprès d'un arbre fort, vivaient deux arbrisseaux
Faibles et tout souffrans, sous ses heureux rameaux ;
L'un s'en va reverdir au soleil d'Italie,
Et séparé du tronc qui protégeait sa vie,
L'autre meurt sur ce mont voisin de la cité,
Où le vent du malheur un jour l'a transporté.

XIII.

Tout souvenir d'enfance en mon âme s'éveille
Et j'oublie aujourd'hui ce que j'ai fait la veille ;
Il me vient en l'esprit dans ces momens de deuil,
Que j'allais tout petit à la maison d'Auteuil,
Où demeurait alors un ami de mon père :
Tous les deux à présent reposent sous la terre.

Il était vertueux, mais sans austérité,
Allemand de naissance, et tout plein de bonté ;
Moi, j'ai toujours aimé les gens de sa patrie,
Ils ne connaissent pas l'aride moquerie ;
Et quand à leur foyer se présente un ami,
Ils n'en font pas profit comme d'un ennemi.
Et cela me rappelle une fraîche vallée
Où vit une famille, à Mulhouse élevée.
Les hommes sont actifs, prudens, laborieux,
Et les femmes, l'esprit à leurs devoirs pieux,
Sans prétendre forcer la nature fragile,
Observent simplement ce que dit l'Évangile.
Cette maison respire un air de pureté,
Et sur le seuil s'asseoit la douce Charité.

XIV.

Jeune fille aux yeux clairs, à la peau transparente
Qui laisse voir la vie en tes veines errante,
Toi dont le cœur est pur, et chante à ton réveil,
De même qu'un oiseau qui guette le soleil :
Du côté de Paris, voyant le jour renaître,
Sur tes deux petits pieds dressée à ta fenêtre;,

Tu te lèves souvent, comme pour éprouver
Si le vent du matin ne vient pas t'enlever,
Toi, belle enfant de l'air, si frêle et si légère,
Qu'à ce monde pesant tu parais étrangère.
Oh! quand tes froids parens au salon rassemblés,
De terrestres pensers incessamment troublés,
Traiteront de fortune, et comment une fille
Doit choisir un époux pour plaire à sa famille,
Te diront indocile, et d'un air de courroux,
Pour te faire pleurer, *toi* t'appelleront : vous!
Moi, je t'appellerai la muse du poète,
Moi, je te donnerai le nom de *Juliette*
Ou celui d'*Élisa*, qui, dans l'Inde, là-bas,
Sèche aux bras d'un Nabab, qui ne la comprend pas!

XV.

Depuis que du malheur je me suis fait la proie,
J'éprouvai cependant certains momens de joie,
Quand auprès de quelqu'un que je ne nomme pas,
A qui je penserai pourtant jusqu'au trépas,
J'entendis retentir la musique divine,
Et dans *Cimarosa*, la voix de Caroline.

XVI.

Léon, Tom et Brizeux, Alphonse, mes amis,
Qui saviez réveiller mes esprits endormis,
Et qui, prenant pitié de ma tête affaiblie,
Me parliez si souvent de ma chère Italie,
Comme pour apaiser les plaintes d'un enfant
On lit les contes bleus que cet âge aime tant :

Ah! choisissez, de grâce, une chose en la vie,
Qui soit par vos efforts chaque jour poursuivie ;
Sans cela l'on s'éteint dans le désœuvrement ,
De même qu'une lampe à défaut d'aliment.

XVII.

« Caroline, ma sœur, vous reviendrez, j'espère? »
Anna, vous le disait avec tant de douceur,
Et moi qui vous voyais, de même que mon frère
Embrasser mon vieux père,
J'ai presque dit : Adieu, Caroline, ma sœur!

XVIII.

Mois cher au laboureur, mois des belles prairies,
Mois qui pousses le cœur aux vagues rêveries,
Et qui fais reverdir et les champs et les bois,
Pour mon père malade écoute un peu ma voix !
Viens rafraîchir son front de ta douce rosée ;
Car par ses trois enfans qui t'adressent leurs vœux,

Sur sa tête chérie et sur ses blancs cheveux
La couronne de fête en ce jour est posée.

XIX.

« Parmi les épis mûrs une fleur s'est trouvée;
« Pour parer sa moisson Dieu l'avait réservée ! »
Ce que je cite là m'a toujours paru beau,
Et je pense à quelqu'un couché dans le tombeau,
Qui, lisant des martyrs la prose cadencée,
Nous dit ainsi comment mourut Cimodocée.

C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,
Où, pour se faire aimer, Pichat vivait encor
Cygne du paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine ;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire,
Sur Voltaire et Lekain, quelque nouvelle histoire ;
Et le cœur tout ému d'un innocent plaisir,
Avec les jennes gens se sentaient rajeunir.
Et moi, le front penché près de la cheminée,
Je passais bien souvent tout une matinée,

Ainsi qu'un pélerin, au coin de l'âtre assis,
Écoutant ces beaux vers et tous ces beaux récits.
Et recueillant, muet, les paroles savantes
Qu'épandaient à grands flots ces bouches éloquentes ;
Et dans mon jeune sein les voyant fermenter,
J'attendais que ce fut à mon tour de chanter.
Il est venu ce tour !.... me voilà dans la lice,
Et depuis ce moment un atroce supplice
A broyé tous mes os sous une dent de fer,
Et m'a jeté vivant aux flammes de l'enfer,
Car mon destin était d'écouter les poëtes,
Mes lèvres auraient dû toujours rester muettes !

XX.

A mon frère Emile.

Nous fûmes élevés par une sainte femme
Qui de belles leçons ensemença notre âme,
Et qui, depuis trente ans vivant dans la maison,
Soigneuse, cultiva notre jeune raison.
Avant lui, toute jeune ayant connu ma mère,
Quand il vint à Paris, elle suivit mon père;

Elle avait traversé le temps de la terreur,
Et nous disait souvent qu'elle aimait l'Empereur,
Parce qu'il rétablit après les jours de crises
Le culte du Seigneur et rouvrit les églises.
Poussé par ma nature et la fatalité,
Qui me fit dur pour ceux qui m'ont trop bien traité,
Un jour que je sortais suivant mon habitude,
Peut-être un peu trop tard, pour aller à l'étude,
Comme elle me grondait là-dessus tendrement,
M'en disant son chagrin et tout son sentiment,
J'écoutai ses conseils avec indifférence ;
Et comme elle y mettait encor plus d'insistance,
Jusqu'à la repousser j'en vins à m'oublier,
Et puis je descendis, en chantant, l'escalier.
Celle qui tout à l'heure était pleine de vie,
Quand je rentrai, gisait mourant d'apoplexie.
Pendant deux jours entiers je la tins dans mes bras,
Assistant sur son lit aux progrès du trépas ;
Et sans jamais quitter cette funèbre place,
J'épiais le moment de lui demander grâce !

Le mal était trop fort ! elle n'entendait plus
Et mes efforts, hélas! furent tous superflus......
Le lendemain matin sans avoir pris haleine,
J'accompagnai le corps jusqu'à la Madeleine.
Un jeune homme étranger (je crois que je le voi),
Salua, près du seuil, le modeste convoi,
Et lorsqu'il fit cela pour cette pauvre femme .
Il mit sans le savoir du calme dans mon âme ;
Quand le cœur est nâvré, tout nous est précieux
Et ce qui n'était rien devient grand à nos yeux !
Nous perdîmes ainsi notre seconde mère ;
Je conservais encore et mon père, et mon frère ;
Mais depuis ce moment, bien qu'entouré d'amis,
Près des plus saints foyers, quand je voulais, admis,
Cette mort en mon cœur ne s'est point effacée,
Et je suis souvent pris d'une amère pensée
En songeant, Dieu du ciel ! quand je rentre le soir,
Qu'on se quitte si mal pour ne plus se revoir :
Et que la douce femme à notre amour ravie
Qui nous guidait, enfans, aux sentiers de la vie,

Pour s'en aller là-haut devait m'abandonner,
Sans avoir pu m'entendre et sans me pardonner!

XXI.

En ces jours où j'écris sur des têtes si chères
Mon cœur me dit tout bas le nom de ces deux frères,
Poëtes tous les deux, Meýer-Ber et Michel,
Unis d'une amitié qu'on ne trouve qu'au ciel,
Et me fait souvenir de ces douces soirées
Pour toujours; ô mon Dieu! comme un rêve expirées,

Où, chez Léon, Michel vantait le Castillan,

Et citait don Gustière avec sa main de sang.

XXII.

A Mademoiselle Louise B...

La Saint-Louis, sans moi, cette fois s'est passée,
Je n'ai pu la fêter qu'en ma triste pensée ;
Car lorsqu'un homme meurt sous des maux dévorans,
Il doit tourner le dos aux fêtes des vivans...
Mais quelque soit mon sort, je ne puis oublier
Le tranquille vallon, le toît hospitalier,

Et la verte campagne où, depuis tant d'années,
Ont coulé doucement mes plus belles journées.

XXIII.

Sous la douche de glace et le moxa de feu
Je te proclamerai, Seigneur, le juste Dieu,
Toi qui sus par le feu purifier Élie
Et qui voulus par l'eau baptiser ton Messie.

XXIV.

Homère vécut pauvre et le Dante exilé ;
Milton était aveugle et Camoëns mutilé ;
Le poète Gilbert mourut dans le délire,
Tellement que sa mort nous fait horreur à lire ;
Malfilâtre encor jeune expira par la faim :
Cent autres, comme lui, firent la même fin.

Quand Michel de Montaigne, allant en Italie,
Visita Torquato, tout perdu de folie,
Et prononça le nom de son grand Godefroid,
Le Poéte insensé se leva d'un air froid,
Et sans se rappeler son immortel ouvrage,
Comme un homme hébêté retomba dans sa cage :
Le jeune André Chénier, ce front prédestiné,
En l'an quatre-vingt-treize est mort guillotiné...
Et moi, pour avoir trop admiré leur génie,
Depuis quatre ans je meurs d'une lente agonie ;
Car tout excès, hélas ! doit s'expier ici,
Et trop d'enthousiasme est une faute aussi !
Ce fut long-temps la mienne ; en mes jeunes années
L'amour de l'art divin absorbait mes journées :
Je ne voyais que l'art, je ne rêvais que l'art,
Et Dante et Raphaël, Cimarose et Mozart.
J'y pensais nuit et jour, et ces images vaines,
Seules, faisaient bouillir tout mon sang dans mes veines ;
Le monde était pour moi comme s'il n'était pas ;
Jamais pour le réel je ne faisais un pas.

L'inutile, pour moi, c'était le nécessaire,
Et le reste était bon pour le pauvre vulgaire!
Or je vécus ainsi pendant dix ans et plus,
Ne trouvant de plaisir que dans le superflus;
Tout en me nourrissant de divine ambroisie,
Je croyais à jamais prolonger cette vie :
Et voilà qu'à présent, à peine à mon midi,
Tout plaisir est en moi pour toujours engourdi;
Et moi qui me croyais pétri d'une autre argile,
Formé, vivifié d'une essence subtile,
Ainsi qu'un animal je vivrai pour manger;
Et la brute avec moi ne voudra pas changer;
Car elle a ses petits à nourrir au repaire,
Et je n'ai que moi seul à nourrir sur la terre!
Encor ce n'est pas moi qui peux prendre ce soin
Et je me laisserais dépérir de besoin;
Car lorsqu'un homme est pris de cette maladie,
Il perd jusqu'à l'instinct de conserver sa vie;
Et si quelque valet ne venait pas enfin,
Il mourrait, je le jure, ou de froid ou de faim.

C'est pourquoi quelques-uns de cette étrange race
Furent trouvés tout nus au milieu de la glace,
Et r'habillés de force, en ces tristes instans,
Devinrent, en plein jour, la fable des enfans.

XXV.

Quand le noir choléra, de son soufle empesté
Vint empoisonner l'air de la grande cité ;
En voyant qu'aujourd'hui ma longue maladie
Avait presque en mon sein anéanti la vie,
Je songeais à soigner, au fond d'un hôpital,
Les indigens atteints par le terrible mal.

Quand l'homme sent craquer son écorce fragile,
C'est alors qu'il aspire à devenir utile;
Mais une voix lui crie en ces derniers instans:
Ton cœur s'ouvre trop tard, hélas! il n'est plus temps!

XXVI.

Dans le temps que le mal arrivait en géant,
Poussant, chaque matin, ma pauvre âme au néant,
Après avoir causé, comme on fait dans le monde,
Tout à coup, je parlais de ma douleur profonde,
Et les hommes disaient, sans vouloir m'écouter :
« Il n'est pas grand le mal qui fait rire et chanter ! »

Je répondais : Je chante, ainsi que dans la rue
Chantent les malheureux qui perdirent la vue,
Et je ris, ô mon Dieu! de ce rire forcé
Qui grimace souvent aux traits de l'insensé!

XXVII.

Mon cœur bat, ô Rubens! chaque fois que je vois
Tes hommes suspendus aux branches de la croix,
Puis au milieu le corps de la grande victime,
Comme un fruit mûr tombant de cet arbre sublime,
Et reçu dans le sein et dans les chastes bras
Des femmes tout en pleurs qui l'attendent au bas!

Oh! comme son col blanc et sa tête divine
Sans force et sans ressort penchent sur sa poitrine!
Oh! comme il saigne encore, et comme son beau front
De l'épine tranchante a conservé l'affront!
Apporte des parfums, ô femme désolée!
C'est ton divin Jésus, Jésus de Galilée!
Accours, ô Madeleine! accours, il en est temps,
Il est temps d'apporter et la myrrhe et l'encens!
L'encens dont tu couvris sa blonde chevelure
Était pour honorer en lui sa sépulture,
Répands le vase entier, les hommes de la chair,
Femme, ne diront plus : *Ce parfum est trop cher*,
Car l'heure est arrivée où Pierre et les apôtres
Doivent croire et mêler leurs pleurs avec les vôtres :
Et doivent expier dans la triste cité,
Par des larmes de sang, leur incrédulité.

XXVIII.

J'allais frais et léger au village voisin :
Un dimanche, au moment de l'office divin,
Et les cloches sonnaient ; l'église était en face ;
J'entendais le curé qui chantait la Préface ;
La porte était ouverte, et de loin, au-dedans,
Je voyais à genoux tous les petits enfans,

Et sur les bancs de bois, attentifs, par-derrière,
Leurs bons parens, de l'œil surveillant la prière ;
Cependant le soleil s'avançait dans le ciel,
L'air était embaumé comme un rayon de miel,
Des bruits charmans passaient au-dessus de ma tête,
Et toute la nature avait un air de fête.

XXIX.

Comme depuis deux ans, dans mes momens de crises,
J'entre, pour y prier, dans toutes les églises,
En marchant au hasard, un dimanche, il me plut
D'entrer à Saint-Sulpice, à l'heure du salut,
Et je vis dans un coin, près du seuil, une dame
Qui lisait l'Évangile avec toute son âme,

Et jamais, je le jure, aux offices divins,
Je ne vis ce beau livre en de plus belles mains ;
Et je disais tout bas : Sous ta robe de laine,
Femme, tu viens peut-être ainsi que Madeleine,
Maudissant tes péchés, et le cœur alarmé,
T'accuser d'être faible et d'avoir trop aimé ?
Ce n'est point pour celà qu'on tombe dans l'abîme...
Mais n'avoir point aimé, femme, c'est là le crime,
C'est le mien, c'est le mien ! c'est pour cela, vois-tu,
Que je suis triste, hélas ! et pour jamais perdu!
Et que, lorsque je vois deux jeunes cœurs en fête,
Mes cheveux, de douleur, se dressent sur ma tête !

XXX.

Madame Blanche, hélas! cette femme de cœur,
Depuis huit jours est là, sur son lit de douleur;
Et des êtres mourans, et tombés en démence,
Ont rompu ce matin leur stupide silence;
Et retrouvant soudain un éclair de raison,
Ont dit : Qu'est devenu l'ange de la maison ?

XXXI.

Tout homme dans le ciel a son ange gardien :
Et moi je suis maudit, car je n'ai pas le mien !
Si comme un autre, hélas ! j'avais aussi mon ange,
Me laisserait-il donc dans cette immonde fange,
Écrasé sous le poids de la fatalité,
Traîner aux yeux de tous mon inutilité ?

Ouvrant ses ailes d'or, et posant sa couronne
Devant le saint Triangle et le céleste Trône,
Il dirait : Sur la terre un homme s'est perdu ;
Il gémit, et d'en haut nous l'avons entendu.
Et moi qui suis son ange, ô Seigneur ! à son aide,
Je vole, s'il est temps de lui porter remède.
Et peut-être qu'alors, la grande Trinité
Aurait étincelé d'une douce clarté ;
Et ce rayon d'amour de l'éternelle flamme
Dans sa profonde nuit aurait frappé mon âme,
Qui, s'éveillant soudain comme un ressuscité,
Qui s'en revient joyeux au jour qu'il a quitté,
De sa longue prison secouant la poussière,
A genoux, sur le seuil, aurait fait sa prière :
Honneur ! honneur et gloire *in excelcis Deo !*
Dieu qui m'a délivré du terrible fléau !
Béni, trois fois béni, Dieu qui perd et console,
Et rachète celui qui croit en ta parole.
Si la plainte fut longue, en mon affreux destin,
Ah ! le remerciement, mon Dieu ! sera sans fin !

Au milieu des chemins, dans les bourgs, sur les places,
Je chanterai partout le cantique de grâces !....
Et triomphant !.... Tout homme a son ange gardien :
Et moi je suis maudit, car je n'ai pas le mien !

XXXII.

Les Fous à Athènes.

J'ai vu ces insensés, le front tout radieux,
Se croire initiés au service des Dieux,
Et dans le Parthénon, en leur erreur fatale,
Avaler à longs traits la coupe d'eau lustrale.
On les chasse du temple : alors, désespérés,
Ils se jettent en pleurs au fond des bois sacrés,

Et fuyant les humains, dans ce lieu solitaire,
Comme des animaux restent couchés par terre.
Leurs parens, leurs amis viennent pour les chercher;
Mais quand ces malheureux les voyent approcher,
Ils tombent tout à coup dans un affreux délire,
Ils répandent des pleurs, ils se mettent à rire.
Apollon, disent-ils, ô Dieu! tueur des loups,
Les voilà! les voilà, qu'ils meurent sous tes coups.
Ainsi passe la nuit, et quand revient l'aurore,
Dans la même démence on les retrouve encore.

XXXIII.

Sur ce globe bizarre, il faut bien qu'on l'avoue,
Qui songe au dévouement rarement se dévoue ;
Tandis que bien souvent, ceux qui n'y pensent pas,
Rencontrent tout à coup un glorieux trépas.
C'est qu'on voit rarement sur ses pas élancée
L'action apparaître et suivre la pensée,

Et que chez les humains le bras et le cerveau
Sont deux grands ennemis luttant jusqu'au tombeau.

XXXIV.

Contre la Guerre civile.

SUPPLICATION.

France, terre de deuil et terre de douleur,
Navire sans nocher sur la mer en fureur,
Dans ta grande cité si paisible naguère
Les citoyens se font une implacable guerre,
Et ceux qu'un même mur entoure, malheureux!
Se déchirent le cœur et se mangent entre eux.
Je descends à leurs cris du haut de ma montagne

Et, pareil à Pétrarque errant dans la campagne,
Voyant ces insensés se ruer aux forfaits,
Je vais criant partout : La paix ! la paix ! la paix !
La paix, ô citoyens! et des jours d'allégresse
Luiront, quand reviendra cette blanche déesse ;
La paix, pour vos travaux qui restent en suspens ;
La paix pour vos sillons, la paix pour vos enfans.
Défiez-vous, grand Dieu ! des gens à théorie
Qui saignent en bourreaux notre belle patrie,
Disant qu'ils ont du ciel une tâche à remplir,
Que c'est la mission qu'ils doivent accomplir.
Ils mentent par le ciel. Au nom de cette idée.
La terre en tous les temps fut de sang inondée,
Depuis les saints bûchers de l'inquisition
Jusqu'au grand couperet de la Convention.
Et vous, soldats français, songez qu'ils sont vos frères,
Ces enfans arrachés à l'amour de leurs mères,
Et qu'ils ne savent pas, ces enfans généreux,
Sous le même drapeau qu'ils se battent contre eux,

Et que s'ils remportaient une triste victoire,
Leurs cœurs désenchantés ne voudraient plus rien croire.
Ah! peuple, maudis-là cette guerre, où, vois-tu,
Le vainqueur est sans gloire ainsi que le vaincu.
Car, malheur à celui qui montre par la ville
Son glaive teint du sang de la guerre civile!
En quel temps vivons-nous? Sous quel astre ennemi?
Est-ce aujourd'hui le jour de Saint-Barthélemy?
D'illustres écrivains, d'un noble caractère,
Portent de tous côtés des paroles de guerre.
Et vont, le front baissé, Seigneur Dieu tout puissant!
De crainte du bourbier se jeter dans le sang!....
Et vous enfans du ciel! chantres divins, poètes!
En cette extrémité vos voix seraient muettes?
Dussent tous les partis un jour vous renier.
Et dussiez-vous périr ainsi qu'André Chénier,
Protestez, protestez, dans ce temps de souffrance,
Et seuls parlez de paix à notre pauvre France!

Avril 1834.

XXXV.

Le prince Éthiopus retournait en Asie,
Lisant sur son chariot le prophète Isaïe,
Et revenant pensif de la sainte Cité,
Qui célébrait le jour de la nativité;
Et comme il cheminait vers sa terre loïntaine,
Il rencontre soudain auprès d'une fontaine

Le grand apôtre Paul, qui, le long du chemin,
S'en allait en priant, un bâton à la main :
Au nom du Dieu vivant donne-moi le baptême ?
Dit le prince, et du char descend à l'instant même;
Et tombant à genoux, avec recueillement,
Attend, les yeux baissés, le divin sacrement.
Et quand il a reçu cette nouvelle vie
Il remonte et reprend le prophète Isaïe.
Ainsi, quand un jeune homme entrevoyant l'amour,
Dans sa profonde nuit devine enfin le jour,
Et voit de tous côtés, au lever de l'aurore,
Les êtres adorer ce grand Dieu qu'il ignore,
S'il trouve par hasard dans les sentiers humains,
Une femme au front pur, aux deux beaux yeux divins,
Semblable à ce payen qui lisait Isaïe,
Il crie à cette femme : Ah ! donne-moi la vie !
Et soudain de ses yeux la sublime clarté,
Du livre de son cœur perce l'obscurité.

XXXVI.

O toi, rubis du ciel, Triangle souverain!
Attendris donc un peu ces poitrines d'airain,
Et verse leur, du sein de ta splendeur profonde,
Une goutte, ô mon Dieu! de l'amour qui t'inonde;
Que cet amour embrâse et pénètre leurs sens,
Et s'en exhale ensuite ainsi qu'un pur encens;

Que tous ces hommes durs, hélas! que rien ne touche,
Qui dorment, le cœur sec et glacé, sur leur couche;
Éblouis tout à coup d'une sainte clarté,
Se lèvent murmurant des mots de charité;
Qu'ils partent à l'aurore avec un pied agile,
A la maison des pleurs qu'ils marchent par la ville;
Et les voyant ainsi courir à pas pressés,
Que les enfans de loin les nomment insensés.
Ils le sont en effet; l'égoïste est le sage,
C'est des enfans d'Adam le stupide langage
Qui, devant le soleil, en tout lieu répété,
Dans l'éternel bourbier retient l'humanité.

XXXVII.

Lorsque pour les mortels le temps est expiré,
Chacun possède alors ce qu'il a désiré.
Newton découvre enfin le grand secret du monde,
L'athée ira dormir dans une nuit profonde.
Et le feu de l'amour et de la charité,
Embrâse saint Vincent pendant l'éternité.

Car lorsqu'au grand cadran sonne la dernière heure,
Quand nous allons trouver la funèbre demeure,
L'esprit vole à l'esprit, en ce terrible jour,
Le corps à la matière, et l'amour à l'amour.
Or, pour qui comprend bien la nouvelle alliance,
L'amour mérite encor bien plus que la science.
Cherchez donc, ô chrétiens! cherchez ce feu divin,
Sans lequel tout le reste est inutile et vain :
Il n'en est pas dans l'autre ainsi qu'en cette vie,
Et l'amour siégera plus haut que le génie!
Le génie, ô mon Dieu ! quel déplorable don!
Étouffer tout instinct affectueux et bon.
Avare à ses amis du foyer de son âme,
Pour ce qu'on dit *son œuvre* en réserver la flamme,
Et c'est là le génie? Ah! plutôt mille fois,
Que de traîner ici le destin de ses rois,
Être tout simplement une pauvre sœur grise,
Suivant avec candeur la règle de l'Église,
Et visitant le soir, dans leur réduit honteux,
La veuve aux longs soupirs, et le nécessiteux!

XXXVIII.

Heureux qui, terminant la vie et ses hasards,
S'éteint de cette mort dont meurent les vieillards,
De cette inclinaison si douce et si légère,
Qui courbe* pour jamais les vieux corps à la terre!
Heureux le sage! Au sein de son réduit obscur,
Il écoute chanter son cœur riant et pur,

* Sophocle.

Coulant, insoucieux, des jours exempts de peine,
Il ignore le peuple et la chose romaine;
Et les adulateurs au regard empressé,
Et le bruissement du Forum insensé.
Combien pour avoir fui ce foyer tutélaire,
Sont tombés abattus par le vent populaire,
Et, fatigués du jour, bientôt ont regretté
Les temps silencieux de leur obscurité.
Ils l'ont quittée, hélas! pour un nom périssable,
Des choses sans amour, des projets sur le sable.
L'ingratitude enfin, et le remords fatal
D'avoir semé le bien et recolté le mal.

XXXIX.

Dans ce grand univers, comme tu l'as pu voir,
Tout est travail, lecteur, et souffrance et devoir.
De ces nécessités de l'humaine existence,
J'accomplis la plus triste, ô lecteur! la souffrance!
La souffrance sans but, hélas! sans avenir,
La souffrance inutile et qui ne peut finir.

Et dans ses bras de plomb, se voyant seule et nue,
Mon âme, à cet aspect, de frayeur diminue ;
Et la nuit et le jour je me sens défaillir,
Comme celui qui croit qu'il va bientôt mourir.

XL.

Autrefois Jésus-Christ fut mandé chez un roi;
Mais devant ce monarque il fut muet et froid.
Car il vit que cet homme était de ceux du monde,
Qui font des questions sans vouloir qu'on réponde.

XLI.

Souvent les bras croisés et la tête baissée,
Comme dans un manteau, marchant dans ma pensée,
Je me dis : J'ai connu le divin Raphaël,
Mozart, qui maintenant chante avec ceux du ciel,
Le viel aveugle grec, et Tasse, et Cimarose,
Le gai Napolitain à la bouche de rose,

Et Dante Alighieri, mon prince, mon auteur,
Et Shakspeare, après Dieu, le plus grand créateur!
Et repassant alors tous ces noms dans mon âme,
Je sens se ranimer ma primitive flamme,
Et je m'écrie alors : Illustres trépassés,
Flambeaux toujours brûlans des grands siècles passés,
Mes maîtres, mes seigneurs ! votre mâle génie,
M'a souvent allégé le fardeau de la vie,
Et sur ce mont aride, aujourd'hui même encor,
De la chappe de plomb décharge un peu mon corps.

XLII.

Mozart dans mon été saisit mon âme ardente,
Ensuite j'adorai l'impérissable Dante
Et maintenant Jésus, me prenant par la main,
Me conduit doucement jusqu'au bout du chemin.
Ah! que ces trois amours et leur divine flamme,
Après avoir brûlé tour à tour dans mon âme,
L'embrâsent donc enfin dans ce grave moment,
Et la consument toute en leur embrâsement.

XLIII.

Nous sommes ici-bas ; mais pensons au départ,
Lorsqu'une matinée il faudra, tôt ou tard,
Que l'âme seule et nue, et laissant son bagage,
Au pays inconnu fasse le grand voyage.

XLIV.

Quand un homme en ce monde éprouve un grand chagrin,
Il soupire, il gémit, se plaint de son destin,
Et l'accusant partout, jusqu'à perdre l'haleine,
Fatigue ses amis du récit de sa peine :
Lorsqu'une femme souffre, elle baisse les yeux,
Son chagrin est discret, craintif, silencieux,
Le front sur son aiguille et sur sa broderie,
Et gardant en son cœur sa triste rêverie,
Plutôt que d'en parler, se résigne à mourir ;
C'est que la femme seule ici bas sait souffrir.

XLV.

Léviathan.

Comme des boucliers qui se tiennent entre eux,
Cent mille écailles sont sur son dos montueux,
Il nage puissamment, et quand il éternue,
L'onde de ses naseaux monte jusqu'à la nue.
Ses reins sont forts, ses yeux sont des charbons ardents,
Et la terreur habite à l'entour de ses dents.
Tel est Léviathan : au jour de sa colère,
Dieu le suscitera pour ravager la terre.
Et quand ce grand poisson des eaux sera sorti,
Nul ne pourra jamais prévaloir contre lui.

XLVI.

Je suis la mort, le roi des épouvantemens,
Je marche avec la peur et les frissonnemens.
Quand je viens à passer au sein d'une tempête,
Les autres rois du monde inclinent tous la tête,
Et de tous les côtés, les timides humains
Se mettent à genoux et me tendent les mains.
Et moi, sans écouter leurs vœux et leurs prières,
Sur mon pâle cheval je poursuis ma carrière,
Et parmi ces troupeaux à ma voix rassemblés,
Je vais comme la faulx au milieu des grands blés!

XLVII.

J'ai passé vingt-cinq ans, sans me sentir un cœur,
Le regard sec et froid, et le rire moqueur,
Et pourtant j'adorais la sainte poésie ,
Je pleurais en voyant Léar et sa folie!
Rendu meilleur enfin, par mon affreux malheur,
Je cherche à compatir à l'humaine douleur ;
Mais malgré mes efforts, malgré ma peine extrême
Ma nature revient, revient toujours la même.
Quand je vois un enfant qui pleure; quand je veux
L'embrasser et passer ma main dans ses cheveux,
Mes complimens sont froids, mes caresses de glace ,
De mes bras sans amour l'enfant se débarrasse,
Et sentant que je veux forcer mon naturel,
S'enfuit tout effrayé dans le sein maternel!

XLVIII.

Quand des hommes de cœur, soutiens de leurs familles,
Lorsque chaque matin de pauvres jeunes filles,
Sous la dent de la fièvre, aux yeux de leurs parens
Expirent sans se plaindre au milieu des tourmens,
Moi qui suis inutile, et qui depuis l'enfance
Traîne, sans la sentir, ma sinistre existence
Moi qui suis sans espoir, sans but, sans avenir,
Dans des bras étrangers moi qui devrai finir,
Moi qu'on voit bien souvent, le regard fixe et morne,
Les habits en désordre, assis sur une borne,
Moi qui suis fol enfin, c'est le mot! ô Seigneur!
Dois-je donc voir venir la mort avec terreur!

XLIX.

Tandis que devant Dieu, dans Paris où nous sommes,
Des hommes, sans pudeur, pillent les autres hommes,
D'autres s'en vont craintifs la rougeur sur le front,
Se reprochant la mort du moindre moucheron.
Vois donc, ô Conscience! ô vierge sainte et pure!
D'un bien léger délit quelle large blessure?
Doit-on s'en applaudir, doit-on plaindre son sort,
Est-ce que l'innocent connaît seul le remord?

L.

Je ne suis ni félon, ni joueur, ni cupide;
Du bien de mon prochain je ne suis pas avide;
Je me nourris de tout, et sans privation
Je boirais de l'eau pure, ainsi que le lion;
Je n'ai pas de mollesse, et lorsque je voyage,
Je coucherais par terre et nu comme un sauvage;
Et tout cela n'est rien, car chacun ici-bas
Se corrige aisément du défaut qu'il n'a pas;
Mais ma langue souvent manque de tempérance:
Pour les fautes d'autrui je suis sans indulgence,
Ces vices, et plusieurs dont je ne parle point,
Me tiennent fort au cœur, et c'est là le grand point;
Et c'est-là, je le crains, la chemise dernière
Que je dois dépouiller au seuil du cimetière!

LI.

Dans ce temps d'égoïsme, où la cupidité
Avec ses doigts crochus règne dans la cité,
Où l'argent est le Dieu de toutes les familles,
Où chaque femme compte, où les plus jeunes filles
Calculent si l'époux, que bientôt l'on prendra,
Aura tous les hivers sa loge à l'Opéra;
Si par hasard on voit une jeune personne,
Une femme sans fard, simple, timide et bonne,
Un de ces êtres purs, qui vivent pour aimer,
Dont la voix est si douce et sait si bien charmer,
Qui, bien qu'accoutumés à la belle opulence,
N'ont ni caprice vain, ni frivole exigence,

Qui, souriant toujours avec naïveté,
Nous savent gré d'un mot, d'un bouquet apporté,
(Quant on n'obtiendrait rien, rien de telle autre femme
Au moment où pour elle on donnerait son âme),
On contemple cet être avec ravissement;
On se sent plus à l'aise, on vit plus librement,
On se réconcilie avec l'espèce humaine
Et l'amour peu-à-peu remplace enfin la haine.

LII.

Si tu n'as pas perdu toute ombre de raison,
Tu verras le devoir, lecteur, dans ta maison ;
Auprès de ton foyer et de ta vieille mère,
Que tu dois jusqu'au bout soutenir sur la terre,
Tout près, dans ta maison, sans en franchir le seuil ;
Car, plus loin, ce n'est pas le devoir ; c'est l'orgueil.

LIII.

Je le dis, l'égoïste est un arbre inutile,
Qui n'abrite jamais ceux qui vont à la ville;
Sur le bord du chemin, c'est un arbre isolé,
Sombre et dont le feuillage est rare et désolé;
Les filles des hameaux, l'été, durant l'orage,
Ne s'arrêtent jamais sous son funèbre ombrage,
Et les oiseaux du ciel l'ont en éloignement:
Le plus sûr *égoïsme,* ah! c'est le dévouement!
C'est être utile à soi que d'être utile aux autres;
Imitons le Sauveur avec ses douze apôtres.
Allons faisant le bien, et tenons pour certain
Qu'ici-bas, c'est encor le plus heureux destin!

LIV.

Le ciel depuis cinq ans t'avertit tous les jours ;
Et tu fais des projets, et tu plantes toujours,
Et la vie en ton sein est à moitié glacée,
Et tu ne verras pas l'arbre de ta pensée.

LV.

Grand Dieu! Si la vertu, chez les fils de la terre,
Ainsi que la fortune était héréditaire,
Plus que moi quel autre homme eut été vertueux?
Car quel autre reçut de la bonté des cieux,
Pour adoucir le fiel de cette vie amère,
Un père plus aimant, un plus vertueux père?
Mais, hélas! sur ce sol d'épreuves et de maux,
La vertu ne va pas du tronc dans les rameaux;
Ainsi le veut celui qui dans le ciel commande,
* Afin que tout mortel en naissant la demande.

* Dante.

LVI.

A M. Pierre Leroux.

O sublime insensé, Pascal, divin génie,
Tu savais l'univers et sa vaste harmonie,
Et pourtant à genoux devant l'autorité,
Tu passeras chrétien à la postérité !
Mais à côté du tronc tu posas la coignée:
D'autres s'en sont servi ; par sa base minée,
Ta croix sainte chancelle, et ton bras n'est plus là
Pour soutenir debout l'arbre du Golgotha.

LVII.

L'homme est jeté pleurant sur une terre nue.
Et bientôt pour fêter au jour sa bien-venue,
Il voit les passions et les infirmités,
Comme des serviteurs, marcher à ses côtés;
C'est pourquoi, le cœur pris d'une douleur profonde,
Quelques-uns, autrefois, ont pensé dans le monde,
Que le plus grand bonheur, puisqu'on naît pour souffrir,
* Serait de ne pas naître; étant né, de mourir.

* Pline l'Ancien.

LVIII.

« Pour moi j'ai reconnu le voyageur divin,
« Quand il fit devant nous la fraction du pain!
« Et moi, quand il parlait, comme une sainte flamme
« Pénétrait peu-à-peu jusqu'au fond de mon âme! »
Voilà ce que disaient, par le Sauveur émus,
Les deux jeunes Hébreux disciples d'Emmaüs :

Ainsi, lorsque je sens autour de ma poitrine
Circuler doucement une chaleur divine,
Quand après le repos le travail est venu,
Quand je me sens saisi de ce transport connu,
Je me dis: C'est la muse, esprit saint comme l'autre,
Qui vient dans le chemin visiter son apôtre;
Et je m'incline alors, et je baisse les yeux;
J'écris ce qu'elle dit, le front respectueux;
Et quand je n'entends plus la céleste parole,
Je me lève et je vois la Sainte qui s'envole.



LIX.

Sans pressentir pourtant ce qui viendrait un jour,
Divin Paisiello, ta *Folle par amour*
(Courte félicité comme un rêve passée)
Avec son bien-aimé chantait dans ma pensée.
Et cette pauvre *Agnès* et son père, insensé,
Qui repose aujourd'hui sur le marbre glacé.

J'aimais surtout le roi *Léar* et *Cordélie* !
Les autres sont des fous ; mais lui c'est la folie !
Alfred, souvenez-vous, de ce vieux souverain
Tenant à peine, hélas ! son sceptre dans sa main,
Contre ses deux enfans, opprobre de la terre,
Sur ses genoux pesans implorant le tonnerre,
Et nous deux, à l'aspect de si grandes douleurs,
Dans le vaste Odéon nous étions tout en pleurs ;
Et nous disions après, l'âme encore enivrée :
Nous ne reverrons plus une telle soirée.
C'est là ce qui fait vivre, et sentir, et souffrir,
C'est en sortant de là que l'on devrait mourir,
Avant de retrouver sur le seuil de la porte
Ce tourbillon poudreux qui vole et nous emporte
A la débauche, au jeu, dans le monde, en tout lieu
Où l'homme s'avilit et va renier Dieu.

LX.

IMITÉ D'ÉZÉCHIEL.

Voici : le Seigneur Dieu des hommes et du ciel
A dit : J'abreuverai cette cité de fiel :
Ses veuves pleureront assises près des saules ;
Le roi sera porté dehors sur les épaules
Et la fuite aura lieu quand le temps est obscur :
Pour le faire sortir on percera le mur ;
L'escorte marchera dans la nuit du mystère,
Le bouclier aux dents, l'œil baissé vers la terre,
Et le coupable aura sur sa tête un drap noir
Afin que les passans ne puissent pas le voir !

LXI.

Le jour où comme un roi tu t'assis sur ma tête,
Que ce jour-là, Malheur ! me soit un jour de fête ;
Merci, je te le dis, trois fois merci, Malheur,
Puisqu'à la fin, c'est toi qui m'as rendu meilleur !
Maître, je te l'avoue, avant ta bien-venue,
J'allais le front levé, sans pudeur, par la rue ;

Et le bien n'était pas mon penser le plus doux,
Et ceux qui le faisaient me paraissaient des fous.
Mais depuis que je souffre, une sainte lumière
A comme à mon insu dessillé ma paupière,
Et je fuis à présent le mal que je hantais,
Et je cherche ardemment le bien que j'évitais.
Le jour où comme un roi tu t'assis sur ma tête,
Que ce jour-là, Malheur, me soit un jour de fête;
Merci, je te le dis, trois fois merci, Malheur!
Puisqu'à la fin c'est toi qui m'as rendu meilleur.

LXII.

Causons un peu, mon âme, avant que de mourir;
Avons-nous pour long-temps, ici bas, à souffrir?
Et quand nous aurons vu notre dernière aurore,
Dans un monde nouveau souffrirons-nous encore?
Depuis les jours d'Adam, toute l'humanité
Redit incessamment ce mot d'*Éternité!*
Et cette éternité, son espoir et sa peine,
Comme un chien de berger la maintient en haleine.

LXIII.

Quand le riche au cœur sec aux entrailles de pierre,
Enfin s'endormira dans la froide poussière,
Il n'emportera pas un denier de son bien,
Il ouvrira les yeux et ne trouvera rien,
La pauvreté viendra comme une eau débordée,
Et son âme en sera tout entière inondée;
Il voudra fuir envain, la main de l'aquilon
En l'air l'enlèvera dans un grand tourbillon;
Et, voyant tout à coup le coupable sublime,
Crouler comme une tour dans le fond de l'abîme
Ceux qui voyageront alors par les chemins
Applaudiront de loin et frapperont des mains.

LXIV.

DU LIVRE DE JOB.

Qui donc me donnera d'être comme autrefois
Quand je marchais l'égal des princes et des rois?
Lorsque je me rendais aux portes de la ville,
Mes cliens m'attendaient sur une double file ;
Les jeunes se tenaient à l'écart, par respect,
Et les vieillards étaient muets à mon aspect.
Comme on fait d'un manteau, je vêtais la justice ;
De mes fruits, au Seigneur, j'apportais la prémice,
Je visitais la veuve et le nécessiteux,
J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

Le pauvre me suivait et me nommait son père,
Mon bras était sur ceux qui n'avaient pas de mère.
Par les sentiers du bien je dirigeais mes pas,
Et m'instruisais des faits que je ne savais pas;
Je brisais la mâchoire et les dents de l'impie,
Et me disais, content de cette belle vie:
Je mourrai dans le nid que je me suis formé,
Et, par mes serviteurs avec soin embaumé,
Je resterai trois jours sous un dais de verdure,
Comme sous une treille est une grappe mûre,
Puis l'on me portera, sous le bleu firmament,
A l'éclat des flambeaux, dans un beau monument.
Là je serai couché parmi les morts superbes,
Comme une gerbe d'or au milieu d'autres gerbes,
Comme les hommes forts et les grands potentats,
Qui jusqu'à la mer Rouge étendaient leurs états;
Et je reposerai dans une paix profonde
Avec les rois du siècle et les consuls du monde,
Avec ceux que couvrait une robe de lin
Et dont le cœur était l'espoir de l'orphelin,

Qui, vivant sous le ciel exempts d'inquiétudes,
Bâtissaient leurs tombeaux au fond des solitudes.
« Or, je disais cela dans ma prospérité,
« Et ce beau rêve a fui comme un torrent d'été. »
  Et maintenant je suis méprisé par des hommes
Qui sont un poids honteux pour la terre où nous sommes,
Des hommes qui n'osaient se chauffer près des miens,
Que je n'aurais pas fait manger avec mes chiens ;
Et maintenant je suis la fable du vulgaire,
Et chacun se détourne en voyant ma misère ;
Je vais comme celui qui n'a plus de raison,
Et je suis étranger dans ma propre maison.
Mes amis, en riant hier devant ma face,
Se sont tous écoulés comme un fleuve qui passe ;
Quand je crie et me plains, mes cris sont superflus,
Et ceux que je payais ne me connaissent plus ;
De moi-même, la nuit, moi-même je m'effraie,
Et je pousse des cris comme ceux de l'Orfraie ;
Car j'ai soif du sépulcre, et je cherche la mort,
Comme en creusant le sol l'homme cherche un trésor !

LXV.

Amédeous-Mozart, maître illustre et sacré,
Que ta *Messe des Morts* et le *Dies iræ*,
Derniers et purs enfans de ton mâle génie,
Couronnent dignement par leur sainte harmonie
Les Noces et Titus, le Sérail musulman,
Et la Flute enchantée, et le grand Don Juan.
Je voudrais, dans la tombe avant que de descendre,
Assister aux honneurs qu'on va rendre à ta cendre;
Mais puisque je me meurs et ne pourrai jamais
Te voir manifester aux regards des Français,
J'ajoute cette fleur à la palme de fête
Que deux savantes mains vont poser sur ta tête !

LXVI.

STANCES IMITÉES DE LA BIBLE.

Moi qui jeune autrefois buvais à pleine coupe
L'orgueil au premier rang,
Je me suis abaissé plus vîte que ne coupe
Son fil, le tisserand.

Et je me suis flétri comme un lys sans ombrage
Au feu de ma douleur,
Et comme l'olivier au souffle de l'orage
Laisse tomber sa fleur.

Comme le pélican dans une solitude,
Sur son rocher lointain,
Mon pauvre cœur, hélas ! languit d'inquiétude
Du soir jusqu'au matin.

Ma force n'étant point la force de la pierre,
Je me raidis en vain,
Et sortie, ô mon Dieu ! de l'humaine poussière,
Ma chair n'est pas d'airain.

Après avoir suivi de l'Océan du monde
Le flux et le reflux,
Celui qui descendra dans cette mer profonde
N'en remontera plus.

Il sera pour le toit qu'il orna de feuillage
Ainsi qu'un inconnu,
Et le lieu dans lequel on berça son jeune âge
Lui dira : Que veux-tu?

Qu'est-ce que l'homme, hélas ! pour que votre colère
Consente à l'éprouver ?
Quand vous pouvez, grand Dieu ! d'un éclat de tonnerre
L'écraser comme un ver.

Mais vous le visitez, le matin, dans sa couche
Quand le soleil à lui ;
Et sitôt, ô Seigneur ! que votre main le touche,
Le malheur est sur lui !

Au milieu de mes maux je suis sans espérance,
Ainsi qu'un condamné !
Et mes frères, hélas ! en voyant ma souffrance,
M'ont tous abandonné,

Ayant perdu l'espoir de vivre davantage
Mon cœur est en émoi,

Tous mes jours du néant vont être le partage ;
    Seigneur, épargnez-moi.

J'ai bu l'iniquité sur la terre où nous sommes
    Comme on boit l'eau des puits !
Retirez-moi, de grâce, ô Rédempteur des hommes !
    De l'abîme où je suis.

Hélas ! contre le mal ardent qui me dévore
    Tout sera superflus,
Et celui qui viendra me chercher à l'aurore
    Ne me trouvera plus !

LXVII.

DIES IRÆ.

Jour de colère, ce jour-là,
Du haut du ciel il doit descendre,
Et réduira le siècle en cendre,
Teste David cum Sibillâ.

Tout l'Univers devra frémir,
Lorsque, porté sur les nuages,

Au sein des feux et des orages,
Il verra le Juge venir.

La trompette et sa grande voix
Répand une terreur profonde
Parmi les sépulcres du monde,
Qui s'ouvriront tous à la fois.

La mort sera dans la stupeur,
En voyant toute créature
Se lever de sa sépulture
Pour répondre à son Créateur.

Alors le Livre s'ouvrira,
Qui porte écrit ce que les hommes
Ont fait sur la terre où nous sommes :
Sur quoi le Maître jugera.

Que dirai–je alors, misérable,
Et quel défenseur appeler,
Lorsqu'en ce moment redoutable,
Le juste même doit trembler?

LXVIII.

Il est un beau tableau, de l'Albane, je crois,
L'enfant Jésus qui dort, étendu sur sa croix!
Tout homme en le voyant se recueille et l'admire,
Essayant l'instrument de son prochain martyre;
Car ton père le veut, hélas! divin Enfant,
Ce bois sera bientôt tout couvert de ton sang;
Et quand ta destinée ici-bas sera mûre,
Ce qui fut ton berceau sera ta sépulture.
Par-là tu nous apprends, ô jeune Rédempteur!
A préparer notre âme au grand jour du malheur;
Et comme tu le fis en ce monde de boue,
A coucher sur la croix avant qu'on nous y cloue.

LXIX.

STANCES.

Je croyais sans regret abandonner la vie
A force de souffrir ;
Et voilà qu'à présent mon âme à l'agonie
A crainte de mourir.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! qu'est-ce donc que ce monde,
Pour qu'on l'ait tant à cœur ?

Comme par le plaisir à cette fange immonde
Tient-on par la douleur ?

Est-il si doux encor d'entrevoir la lumière
Au bord du monument ;
Et de lever son front tout chargé de poussière
Vers le bleu Firmament ?

LXX.

Un homme meurt heureux aux bras de la paresse ;
Ses os étaient garnis et recouverts de graisse ;
Par ses nombreux cliens, le jour, environné,
Il allait dans la ville ainsi qu'un couronné.
Un autre ayant maigri de travail sur la terre
Aura vécu malade, et pauvre et solitaire ;
Et tous les deux pourtant, malgré leur sort divers,
Dans le froid monument seront mangés des vers ;
Là se reposeront ceux qui souffraient ensemble,
Et qu'un anneau de fer par les talons rassemble,
C'est là qu'on ne sent plus la faim ni la douleur
Et qu'on n'entendra plus la voix de l'exacteur.

LXXI.

Dormant mal, cette nuit, le vingt-neuf de décembre,
J'ai fait un rêve triste, et j'ai vu dans ma chambre,
Tendue en noir, ainsi que dans un jour de deuil,
Une femme au front pur, et debout près du seuil!
C'était celle qui vient toujours à ma pensée,
Belle et grande, aux yeux bleus, à la taille élancée,
Qui, l'an dernier encor, d'un ton plein de douceur,
Me disait : Antoni, — comme aurait fait ma sœur!

LXXII.

Léon, mon cher Léon, qui m'avez accueilli
Souffrant, pauvre-perdu, par le mal avili,
Combien de fois, durant ces deux longues années,
Où la mort avançait à si grandes journées
Que je la sens enfin sur ma tête s'asseoir,
Sans pouvoir relever mes deux yeux pour la voir,

Vous m'avez en sortant pour aller dans le monde,
Laissé près du foyer, dans ma stupeur profonde,
Posé plutôt qu'assis, malheureux, sans raison,
Comme un meuble de plus tenant à la maison;
Puis, quand minuit sonnait, quand s'éteignait la flamme,
Entendant, près du seuil, la voix de votre femme,
Qui me fut une sœur, je m'en allais ouvrir,
Et quoiqu'il fut bien tard, et l'heure de dormir,
Sans fin et sans motif j'allongeais la soirée,
Ainsi qu'un condamné, sa dernière journée;
Et puis le lendemain, dans mon lit étendu,
Rongeant mes draps, l'œil terne et le cerveau perdu,
Je demandais un prêtre, un médecin, un être
Qui jusqu'à ce moment n'avait pu me connaître,
Et qui, venant novice à mon chevet glacé,
Écoutât sans ennui ma longue infirmité.
Et vivant au rebours en ma grande misère,
Dans ce premier-venu je croyais voir un frère,
Et, chose étrange, ô Dieu! traitais en ennemis
Mon véritable frère et tous mes vrais amis!

Pour tous ces inconnus gardant ma bienveillance,
Ceux-là selon mon cœur n'avaient que mon silence!
Or maintenant je vis avec des insensés,
A les étudier mes jours se sont passés
Et je ne me plains pas du sort qui me menace;
Car je puis sans rougir les regarder en face;
Ils ne comprennent pas que je suis l'un d'entre eux.
Et puisque je le sais, un des plus malheureux!
Plùt au ciel que mon corps fut devenu de pierre!
Et pareil à celui qui, perdant son vieux père,
Se laissa revêtir de son habit de deuil
Ainsi que d'une housse on habille un fauteuil!
Mais hélas toute froide et morte qu'est mon âme,
Pour sentir la douleur elle garde sa flamme,
Et quand j'ai retourné ma plaiè en tous les sens,
Quand j'ai prié, poussé de funèbres accens,
Je compte jusqu'à mille, et puis je recommence,
De peur que ma raison ne cède à la démence.
Voilà ce que je fais alors que je suis seul
Et ce que je ferai jusqu'au jour du linceul.

Hélas! combien de fois, connaissant ma folie,
J'ai souhaité, noyé dans la mélancolie,
Vivre ce qui me reste avec égalité
Et mourir, comme on doit, en toute dignité!
Mais non ; les malheureux frappés de mon délire
Jusqu'à la fin, mon Dieu! sont condamnés à rire;
Aussi n'inspirent-ils ni regrets ni pitié,
Et sont-ils repoussans même pour l'amitié!
Non pas pour vous, Léon, qui m'avez, comme un frère,
A toute heure du jour reçu dans ma misère!
Mon Dieu! depuis quatre ans que votre main de fer
Me fait anticiper les tourmens de l'enfer,
Voyez comme je souffre et comme ma pauvre âme
Est haletante au sein de sa cuisante flamme;
Sans changer de douleur, changeant dix fois de lieu,
Du supplice de l'eau, j'ai passé dans le feu;
Mes reins sont calcinés, ma tête est desséchée
Et sans sève se meurt, comme une herbe arrachée.
Quelle que soit pourtant ma désolation,
Quoique mon âme assiste à sa destruction,

Bien que je sois broyé sous ma lente torture,
Et bien que je soupire après ma sépulture :
Du monde, par ma main, je ne sortirai pas,
Et je vous bénirai, mon Dieu ! jusqu'au trépas !

LXXIII.

Père du ciel, après tant de jours de misère,
Perdus à me traîner sur cette pauvre terre,
Et passés tout entiers à nourrir mon chagrin,
N'aurez-vous pas pitié de mon affreux destin?
Voyez, je n'en puis plus, à mon mal je succombe,
Et je n'aspire plus qu'à dormir dans la tombe;
Mais avant que je sorte, hélas! de ma prison,
Otez ou rendez-moi tout-à-fait la raison.

LXXIV.

J'apprends, hélas! depuis que je vis loin des nôtres,
Qu'il est dur de monter par l'escalier des autres,
Et je ne savais pas, en traduisant ce vers,
Qu'il devait s'appliquer un jour à mes revers.
Or, lorsqu'après un mois de grande solitude,
Je reviens à Paris, poussé par l'habitude,
Je revois quelquefois, chez un de mes amis,
La chambre hospitalière où jadis je dormis.
Et je suis sur le point de m'y coucher encore,
Tandis que ce penser sourdement me dévore,
Celui qui me conduit soudain vient m'avertir,
Du ton accoutumé, qu'il est temps de partir,
Et je remonte morne en haut de ma montagne
Sans détourner mes yeux sur la verte campagne.

LXXV.

J'ai rêvé cette nuit qu'à genoux je priais,
Par un temps sombre et froid, devant un grand palais,
Et du fond du palais sortaient des voix étranges,
Qui ressemblaient aux voix des démons et des anges,
Et les unes disaient : Ce pécheur est à nous !
Et les autres : Non, non, tant qu'il est à genoux !

Et moi, comme celui dont on lit la sentence,
J'attendais, l'œil baissé, dans un morne silence,
Et ce combat dura pendant toute la nuit,
Et ceux qui le livraient faisaient un très grand bruit.
Le matin, quand le jour reparut sur la terre,
Une femme sortit du palais solitaire.
Et sous son voile blanc, elle approcha de moi,
Et me prenant la main pour calmer mon effroi :
Ton sort s'est décidé cette nuit, me dit-elle,
Et tu n'appartiens plus à la race mortelle !
Ton atroce malheur t'a bien purifié
Et ton péché natif est assez expié.
Pauvre enfant égaré ! relève donc la tête,
Et sans peur ni remords affronte la tempête :
L'homme doit redouter le crime seulement,
Le reste ne doit pas le troubler un moment ;
Debout, allons, va-t'en chez ton ami fidèle
Et dis-lui ce qu'ici ma bouche te rèvèle.
Que ce jour soit sacré, passe-le tout entier
Chez celui dont le cœur sent si bien la pitié,

Puis va dans une église, et là, séchant tes larmes,
Ainsi qu'un chevalier, fais la veille des armes,
Et croisant tes deux mains attends, sur le pavé,
Que ton corps mort, demain matin, soit relevé :
Depuis long-temps je sais que c'est là ta pensée,
Et là-haut on a dit : Qu'elle *soit exaucée !*

LXXVI.

Quand celui qui travaille avec les bras du corps,
A force de labeur en brise les ressorts,
Avant le grand sommeil, il peut faire une pause,
Et chacun trouve bon alors qu'il se repose;
Puisqu'avec ses enfans à l'entour du hameau
Il ne peut plus porter la bêche et le hoyau.
Mais quand le laboureur divin de la pensée
De l'invisible bras sent la force glacée,
Qui t'arrête, dit-on ? Car ainsi que Thomas,
S'il ne touche et ne voit, le monde ne croit pas.

LXXVII.

Salut enfans martyrs! sur le seuil de la vie
Tombés dans les douleurs,
Que le fer moissonna comme un vent en furie
Abat de jeunes fleurs.

Et ces pauvres petits au pied de l'autel même
Dans leur simplicité,
Jouaient avec la palme et le beau diadême
Par leur sang acheté.

LXXVIII.

Qu'il faut sentir son mal,
pour avoir du mérite à le supporter.

Quand Jésus, l'âme au ciel et les yeux à la terre,
Sous une croix de bois gravissant le calvaire,
Entendait à l'entour les mobiles Hébreux
Frapper leurs boucliers et murmurer entre eux;
Du milieu de la foule, il sentait chaque injure
Entr'ouvrir dans ses flancs une ardente blessure,

Et bien qu'il fût le Christ, à son sort résigné,
Depuis les temps anciens à souffrir condamné,
Ainsi qu'un corps pesant tombant dans l'eau profonde
L'injure entrait au cœur du Rédempteur du monde ;
C'est qu'il avait vêtu la pauvre humanité,
Qu'il en avait le sang et la débilité,
Et que moins beau serait son divin sacrifice
S'il eût senti moins fort l'épine du supplice.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

